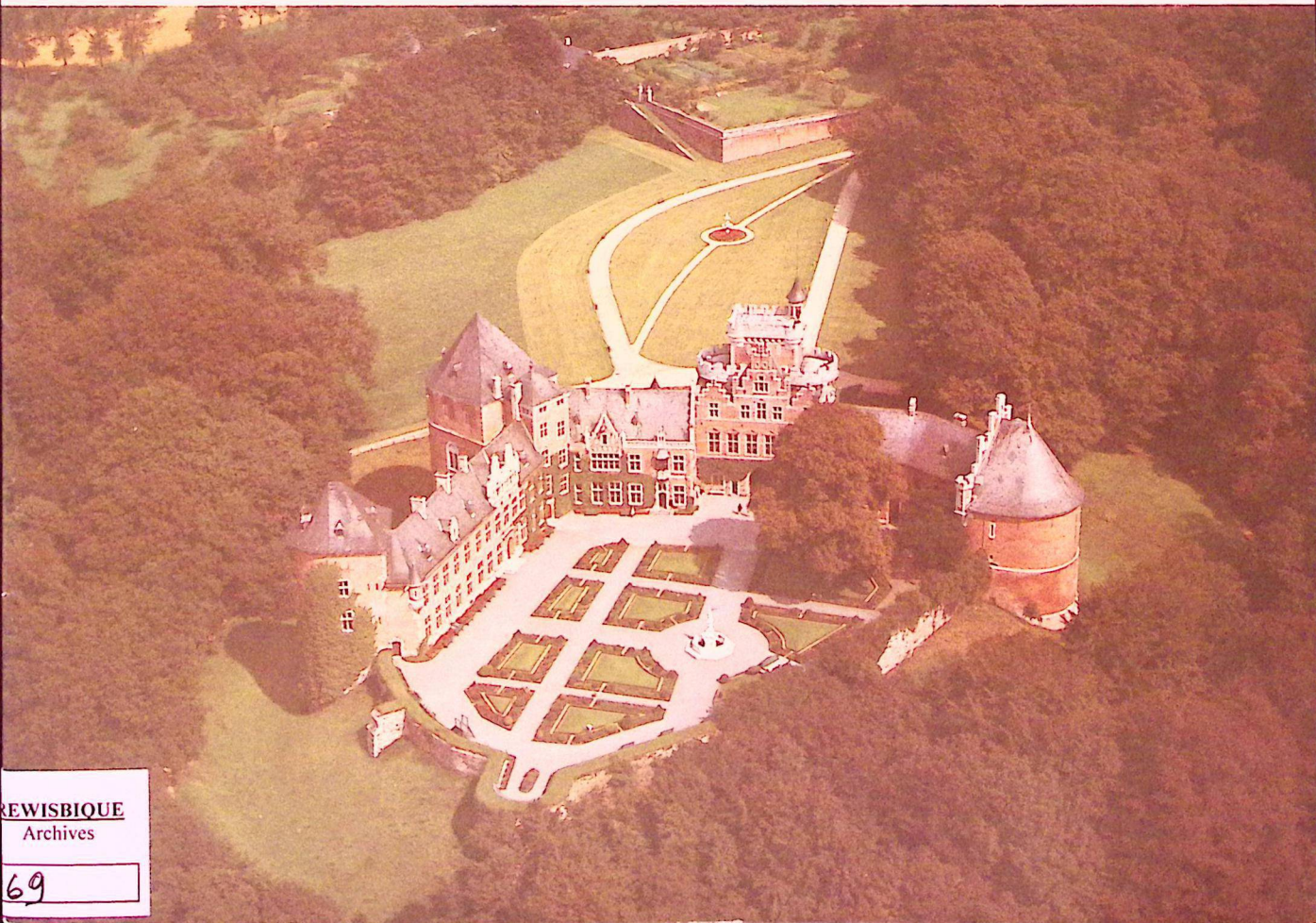




OCTOBRE 1978

BIMESTRIEL N° 5

# BRABANT



LEWISBIQUE  
Archives

69



# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Guy Cobbaert  
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : Robert Louis, s.p.r.l.

Photogravure : Quarto et Wespín S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1978 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61  
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :  
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

## SOMMAIRE 5 - 1978

Le Musée David et Alice van Buuren, par <b>Geneviève C. Hemeleers</b>	2
L'ancienne Abbaye de La Ramée, par <b>Gladys Guyot</b>	8
Poème brabançon, par <b>Marcel Roloffe</b>	16
Les gares de Bruxelles, par <b>Georges Feron</b>	18
En flânant dans les rues de Jodoigne (4), par <b>Emile Barette</b>	27
Multiplés splendeurs d'un marais brabançon, par <b>Geneviève Steenebruggen</b>	32
Le centenaire du Maître Georges Van Zevenberghen, par <b>Yvonne du Jacquier</b>	34
Promenades à Orp-Jauche, par <b>Gilbert Menne</b>	39
L'Arboretum de Kalmthout	44
Le Musée Bellevue à Bruxelles	46
Vient de paraître, par <b>Yves Boyen</b>	48
Exposition « Watermael entre Boitsfort et Auderghem »	50
Inauguration d'une promenade pour piétons à Ottignies-Louvain-la-Neuve, par <b>G.M.</b>	51
Gastronomie en Brabant, par <b>Jean Demullander</b>	52
Il est bon de savoir que...	54
Les manifestations culturelles et populaires	56
Nos suggestions	Couverture 3

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Musée David et Alice van Buuren : Willy Caussin ; Ancienne Abbaye de La Ramée : Willy Caussin ; Poème brabançon : Hubert Depoortere ; Gares de Bruxelles : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, S.N.C.B., Willy Caussin et Bibliothèque Royale (Bruxelles) ; En flânant dans les rues de Jodoigne : Willy Caussin ; Multiplés splendeurs d'un marais brabançon : Willy Caussin ; Centenaire du Maître Georges Van Zevenberghen : Willy Caussin et Yves Auquier ; Promenades à Orp-Jauche : Georges de Sutter, Willy Caussin, Guy Cobbaert et M. Hombroeck ; Arboretum de Kalmthout : photos aimablement prêtées par l'Arboretum ; Musée Bellevue à Bruxelles : Willy Caussin ; Inauguration d'une promenade à Ottignies-Louvain-la-Neuve : photographie U.C.L. ; Gastronomie en Brabant : dessins originaux de Tziboulsky ; Nos suggestions : Georges de Sutter (Scherpenheuvel) et Guy de Streel (Tourinnes-la-Grosse).

Au recto de notre couverture : le Château de Gaasbeek, dont les origines remontent au XIII<sup>e</sup> siècle, servit d'abord comme forteresse avant d'être profondément remanié au fil des siècles. Aujourd'hui propriété de l'Etat, il prête son cadre admirable à l'un des plus riches musées du pays. Le parc ceinturant le château a une superficie de 41 hectares ; de superbes pelouses et jardins y alternent avec de splendides frondaisons séculaires (Photo aérienne Isselée).

Au verso de notre couverture : le pittoresque hameau de Oppem (dépendance de Brussegem) avec sa ravissante église, d'origine gothique, dédiée à saint Etienne, son imposante cure aux allures de petit château, et ses maisonnettes basses, a su garder, aux portes mêmes de l'agglomération bruxelloise, un cachet éminemment rural (Dessin original de Steven Wilsens).



A Uccle

# LE MUSEE DAVID ET ALICE VAN BUUREN

par Geneviève C. HEMELEERS

QUI ne se souvient de l'Exposition des Arts Décoratifs ouverte à Paris en 1925 et des foules considérables qu'elle attira ?

La présentation, au sein de cette Exposition, de talents audacieusement novateurs suscita un formidable enthousiasme : quelque chose bougeait enfin après les années torturantes de la guerre 1914-1918. Un appétit de vivre, un besoin de jouissances, une aspiration au changement taraudaient le monde occidental depuis la fin du cauchemar.

Quoi d'étonnant à ce que les artistes — ces êtres à la sensibilité exacerbée — aient donné l'impulsion première en créant des formes nouvelles, hardies, contrastantes ?

Maintenant qu'un retour de flamme vers cette époque, un engouement même, se manifeste avec force aussi bien chez les adultes que chez les jeunes, n'est-il pas surprenant d'apprendre qu'il existe à Bruxelles un Musée trop peu connu (ouvert au public depuis 1975) restituant fidèlement le style de « l'Art Déco » ? C'est la propriété « David et Alice van Buuren ». (1)

Imaginez une maison à pignons prenant racine, en 1928, dans la terre ucloïse

en avant d'un jardin en forte déclivité corrigée par des paliers, espace déjà tracé, planté, arborisé, en plein essor végétal. Comme une grande fleur souveraine, elle s'est élevée pour atteindre la taille d'une villa à deux étages construite selon les règles architecturales à la mode alors.

Mais ce qui est rarissime c'est l'ensemble, scrupuleusement respecté, formé par l'immeuble lui-même, les boiseries, les tapis, tentures, coussins et soieries, les objets d'art, le mobilier exécuté à Paris chez « Dominique & Chenevrière » sauf, toutefois, la salle à manger sortie des Ateliers Wynants à Malines. Tout porte la marque d'une demeure privée représentative d'un moment au foisonnement artistique exceptionnel : les années 1925 à 1930. En ces lieux tout a commencé par l'amour, tout a vécu d'amour, tout a fini par l'amour... C'est donc plusieurs histoires sentimentales que je vais dévoiler à ceux qui les ignorent.

Celle d'abord d'un couple très uni. Lui, le banquier David van Buuren (1886-1955), financier hollandais établi en Belgique dès 1909, professeur de déontologie des affaires à l'Université Libre de Bruxelles ; elle, son épouse

Alice, belge (1889-1974) dont l'activité s'employait aux œuvres de l'YWCA (Young Women Christian Association). L'une était passionnée par la nature, les fleurs, les jardins. L'autre, très artiste, ardent collectionneur, voulut une maison selon son cœur et ses goûts marqués par l'Art Décoratif des « années folles ».

Dès cet instant naquit et s'épanouit la deuxième des histoires d'amour.

Rempli de son projet, David van Buuren trouva en son beau-frère, Sam Franco, ingénieur-architecte hollandais, l'homme qui partagea son enthousiasme, qui respecta ses idées, ses volontés. Celui avec lequel il collabora à l'édification de cette demeure tant désirée. Les plans et les moindres détails extérieurs et intérieurs furent méticuleusement discutés entre eux. David van Buuren dessina lui-même des meubles, exigea la réservation de panneaux muraux pour y exposer ses tableaux sous le meilleur éclairage, choisit les bois exotiques : palissandre et sycamore polis, conçut les fenêtres de telle sorte qu'elles encadrent harmonieusement certaines des plus belles perspectives vers les jardins.

... N'ai-je pas dit plus haut qu'il s'agis-

sait d'histoires d'amour?... Une autre encore, si jolie, qui palpète toujours dans le délicieux « jardin secret » (2 ares et demi) isolé par une haie d'ifs taxus en forme de cœur. Il est parsemé de petits parterres de bégonias gracilis rouges et roses, enlacés par une bordure de buis elle-même en forme de cœurs de différentes grandeurs.

On le découvre avec ravissement au-delà de la grande roseraie plantée sur le terrain de tennis après qu'on ait foulé la prairie-verger accusant un doux relief. Le charme s'accroît encore quand on pénètre dans le labyrinthe (ou, plus justement, dédale) — 380 m. de parcours — dans les méandres duquel, enserrés par des ifs taillés, se nichent sept ronds-points aux pavements variés comportant en leur centre des socles en granit de Norvège à coulées verdâtres présentant sept sculptures en cire perdue d'André Willequet inspirées par le Cantique des Cantiques..



Ci-dessus : Uccle : l'imposante villa dont la construction fut achevée en 1928 et qui abrite de nos jours le Musée David et Alice van Buuren.

Ci-dessous : le ravissant Jardin du Cœur, d'une superficie de deux ares et demi, a été conçu et réalisé entre l'automne 1969 et le printemps 1970.







Ci-dessus : le pittoresque labyrinthe, aménagé en 1958, a une longueur de 360 mètres à condition de ne faire aucune erreur de parcours.  
 En page de droite, en haut : la pièce maîtresse du musée est sans conteste cette seconde version de « La chute d'Icare » de Pierre Bruegel l'Ancien. La première orne les cimaises des Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles.  
 En bas : le ravissant petit salon du musée avec, dans le fond, une œuvre de Rik Wouters : « Les pivoines ».

... « mon amie, ma fiancée, tu es un jardin clos, une source secrète... »  
 N'est-il pas vrai qu'il n'est question ici aussi, d'amour ?

De beaux arbres ombragent les allées où reposent des bancs de pierre : cèdres, conifères, marronniers, peupliers, arbres de Judée, pommiers de Chine, cerisiers, érables et citronnier du Japon, etc...

Les écueils apprécient les noisetiers. Sous une tonnelle, fréquentée par les mésanges, un enfantelet de bronze dû à lanchelevici semble frémir d'aise. Pour l'une des roseraies, le même artiste a sculpté un nu féminin de profil en marbre turc de Soraya qui prend sous l'ondée la teinte rosée de la chair bien qu'il soit blanc par temps sec. Un ruisseau clapote sous la végétation basse : azalées et iris y puisent la vie. Tulipes et autres plantes à bulbes

abondent. Dans la serre, l'unique jardinier cultive les semis. Les pinsons s'égosillent, les merles insolentement répondent, les tourterelles roucoulent langoureusement, les rouges-gorges apprivoisent le promeneur attardé, les pies volent... dans les deux sens du mot et le pic-vert pique car tel est son destin.

On est sous le charme de cette plénitude mais la maison nous invite à entrer sous l'aimable conduite du Conservateur, Madame Styne Docquier qui vécut dans l'intimité des van Buuren étant la fille du peintre Gustave van de Woestyne.

Des détails éloquent nous attirent : — la beauté du luminaire en bronze tombant du premier étage pour éclairer le hall d'entrée et la cage d'escalier dont le départ s'orne d'une œuvre de Georges Minne. Il est fait de plaques

de pâte de verre tchèques aux chaudes couleurs auxquelles répondent les vitraux des fenêtres dans les mêmes tonalités flamboyantes ;

— les plafonds sont bas ; pas de lustres, sauf les plafonniers de Lalique dans la salle à manger, mais des lampes et lampadaires très lourds en vogue à l'époque ;

— les tapis du cartonnier hollandais Jaap Gedine réalisés par lui-même à Amsterdam sont vieux de 50 ans. Ils se maintiennent bien. Repose sur eux le vaste cosy-corner traditionnel ;

— des tableaux accrochés partout... ;  
 — des plantes d'intérieur soignées par Madame van Buuren lui ont survécu... ;  
 — les meubles anciens de l'étage provenant de la famille hollandaise. Des choses étonnantes nous retiennent :

— dans le vestiaire des lambris de

marbre d'une matité immaculée qui ressemblent un peu à l'ivoire scié ;  
 — dans le grand salon un piano à queue dont les pieds sont gainés de palissandre pour ne pas déparer l'ensemble ;

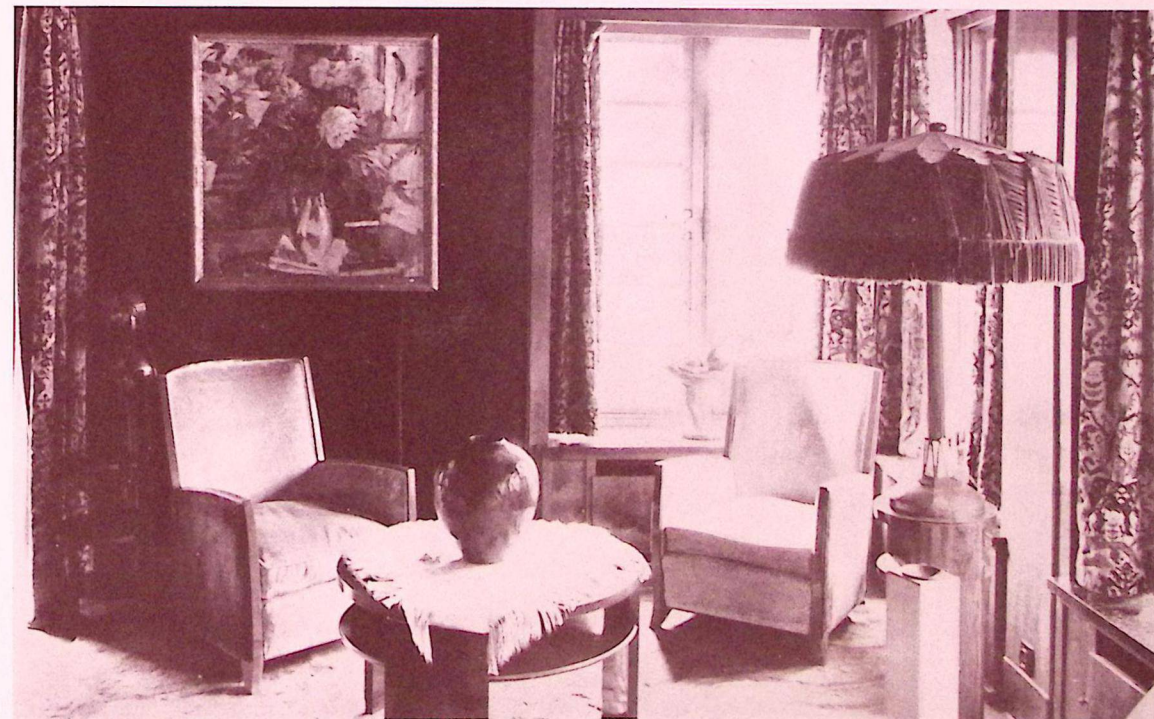
— dans la cheminée en marbre du Labrador à brillances vertes, les chénetts sont de Dolf Ledel ;

— le parquet de chêne de la salle à manger est entretenu à la cire ... noire ... comme de coutume en Hollande paraît-il ?

Les quatre tapis aux fleurs multicolores créés par Raoul Dufy (faits à Paris) tranchent bien sur ce fond uni ;

— le revêtement mural d'un petit salon est noir aussi, réalisé en crins de cheval, tissés à la main, frais au toucher. Des chaises en sont recouvertes également mais les crins sont d'un blond-brun. Ailleurs les tissus d'ameublement en soie double face ont été spécialement commandés et tissés à la main pour la maison ;

— une gravure ancienne dans un cadre romantique représente un Martin van Buuren, 10ème Président des Etats-Unis en 1836. Issu d'une famille de colons





hollandais émigrée en Amérique au XVIII<sup>ème</sup> siècle, né à Kinderhook (New York) en 1792, il se consacra au barreau et à la vie politique. Elu Sénateur en 1821, il devint Gouverneur de l'Etat de New York, Secrétaire d'Etat en 1829, Vice-Président de l'Union en 1832 et finalement Président. Une villette proche de Washington porte son nom, tout comme en Hollande un village moyenâgeux situé entre Gouda et Eindhoven.

Grand ami du peintre belge Gustave van de Woestyne (1882-1946) depuis l'achat en 1913 d'une première toile, David van Buuren réunit une remarquable collection de tableaux de ce Maître. Ils ornent toujours les murs

pour lesquels ils ont été composés spécialement, les natures-mortes pour les cimaises de la salle à manger.

Il s'intéressa aux peintres de l'Ecole de Laethem-Saint-Martin (1920 à 1930) : Permeke, Jongkind, Servaes, G. De Smet. A d'autres aussi : Ensor, Ernst, Evenepoel, Foujita, Minne, Pantazis, Floris Jaspers, Jefferys, Spilliaert, Thévenet, Edgard Tytgat, Van Dongen, Rik Wouters. Prodigieux florilège !

Il ne s'en tint pas là d'ailleurs, son éclectisme allant de l'ancien au moderne : Van Clève, Bruegel, Patenier, Rembrandt, Hercule Seghers, Pieter De Bloot, Guardi, Fantin-Latour, Signac. Et encore : des toiles anciennes anonymes, des Tanagras, des sculptures de

la Grèce antique, de vieux Delft bleus dont de ravissants plats à maatjes devenus rares, des étains, un vase de céramique vert-olive dû à Raoul Dufy (mais oui...), un vase pansu en pâte de verre émeraude portant la signature de Lalique.

Il se plaisait, lui-même, avec talent à l'aquarelle.

Cette maison respire la dévotion à la beauté, au raffinement.

Ce couple de mécènes aux vues très larges enrichit — en tant que Membre du Comité de patronage des Musées Royaux et du groupement « LES AMIS DES MUSEES » — le patrimoine des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles par le don de plu-

sieurs œuvres de grande valeur : Van Dyck, Pieter Huys, Permeke.

Après le décès de Monsieur van Buuren survenu en 1955, sa femme lui survécut 19 ans. Elle continua, en souvenir de lui qui s'en préoccupait fort de son vivant, à embellir la propriété. Elle agrandit les jardins par l'achat de parcelles voisines qui leur font atteindre maintenant une superficie totale de 1 ha. Ce fut la naissance du labyrinthe.

Car, cette indomptable femme, sans descendance directe, avait prévu l'avenir. En 1970, à l'âge de 81 ans, elle décida de constituer une Fondation : « L'A.S.B.L. LES AMIS DU MUSEE DAVID ET ALICE VAN BUUREN » qu'elle institua héritière de la propriété, des collections, des jardins et d'un patrimoine avec pour mission la maintenance de l'ensemble et l'ouverture au public après sa mort en souvenir de son époux.

Cela force le respect : un tel culte et la noblesse de caractère de celle qui fut à l'origine de cette donation alors qu'ayant tant aimé la nature, la cécité complète la menaçait vers la fin de sa route ici-bas...

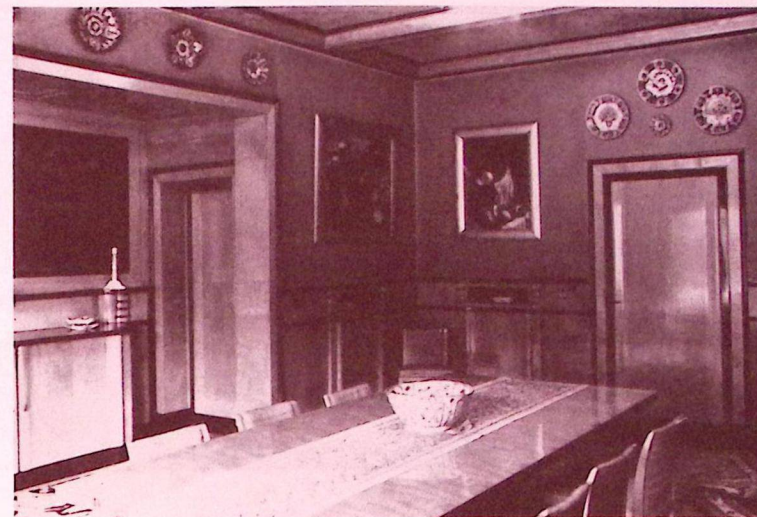
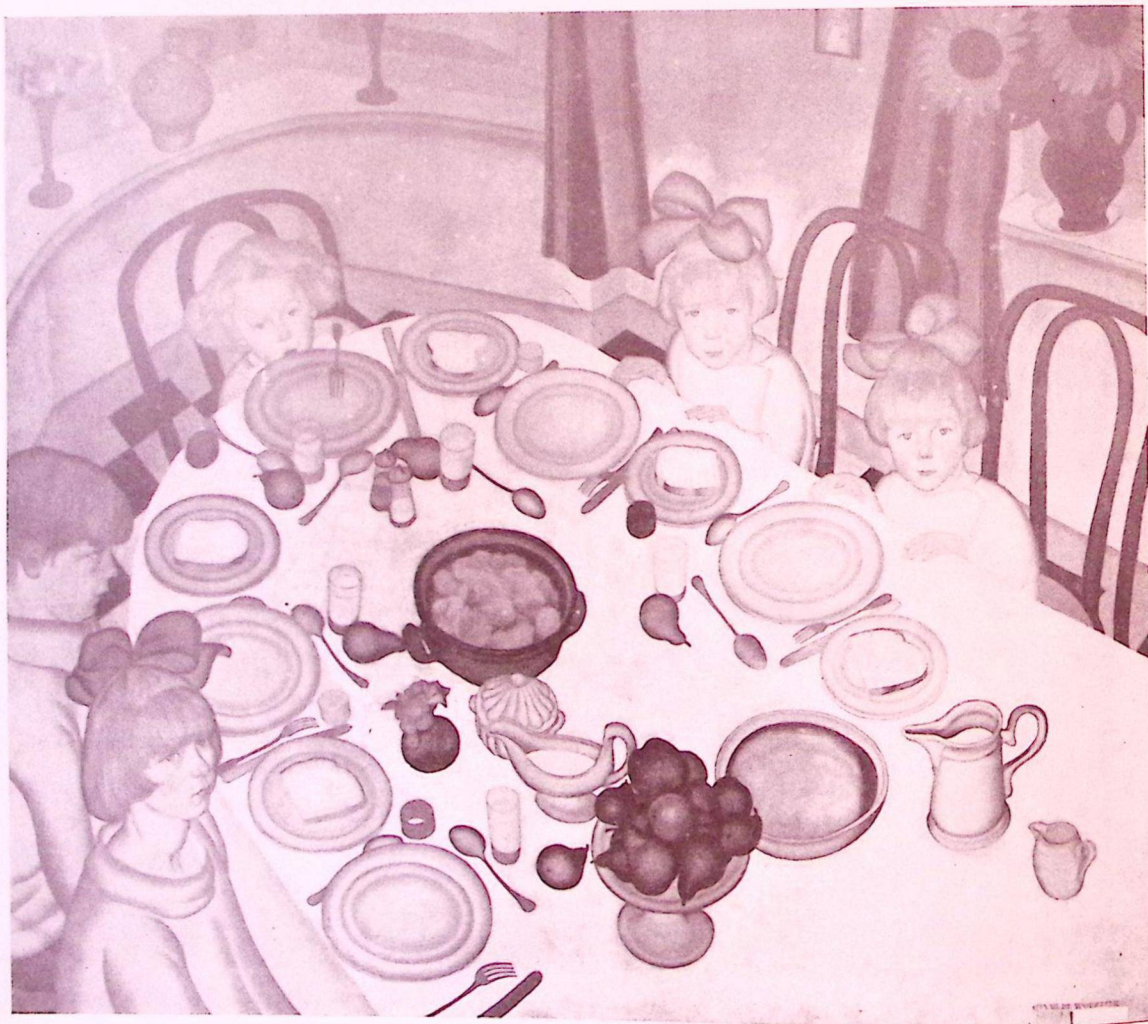
Amour : ce mot est rythmé par toutes choses ici, aussi je me plais à croire que deux ombres glissent encore à l'heure vespérale dans la paix des jardins : l'une, tendre et discrète ; l'autre, virile et volontaire... Grâce leur soient rendues pour leur esprit de partage.

(1) Avenue Léo Errera 41 à 1180 Bruxelles.  
Ouvert du 1<sup>er</sup> lundi de février au 30 novembre.  
Jour et heures de visite (toujours guidée) :  
lundi de 14 à 16 heures.  
Pour les groupes, prendre rendez-vous par  
téléphone au (02) 344 28 30 ou (02) 343 48 51.  
Droit d'entrée : 50 F par personne. Ce droit  
est ramené à 40 F par personne pour les  
groupes.

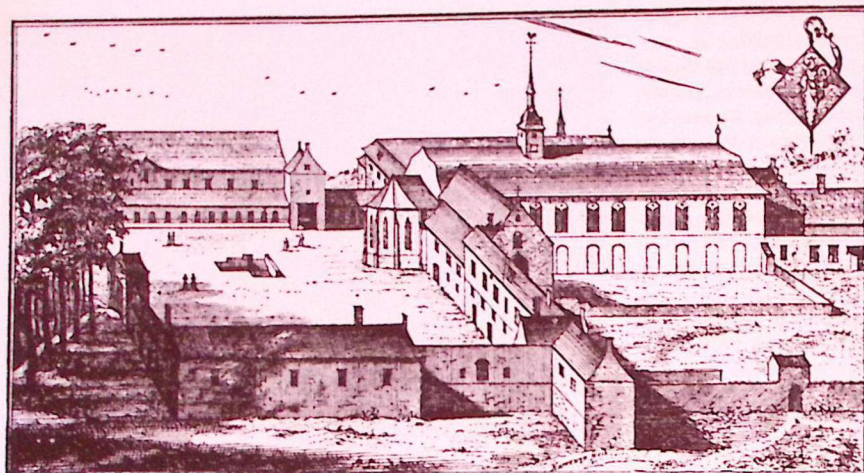
En page de gauche : le Musée David et Alice van Buuren possède une collection unique de tableaux de Gustave van de Woestyne, parmi lesquels cette charmante « Table des Enfants ».

Ci-dessus : le mobilier du Musée David et Alice van Buuren est typique d'une époque (les années 1925-1930) comme en témoigne cette vue de la salle à manger.

Ci-contre : « La penseuse » de Kees van Dongen, l'une des 92 toiles ornant le Musée van Buuren.







## L'Ancienne Abbaye de La Ramée

par Gladys GUYOT,  
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

DANS la pittoresque vallée de la Grande Gette se situent les importants vestiges de l'ancienne abbaye cistercienne de La Ramée, assez proches d'un réseau routier romain, jalonné de tumulus, le long de la chaussée entre Tongres et Gembloux, et de son dédoublement de Tongres à Tirlemont. Les bâtiments sont relativement protégés des vents du Nord et de l'Est par des bois et de ceux du Sud-Ouest par le large plateau de Glimes. La région,

essentiellement agricole, est une des plus riches de Belgique par suite de l'épaisse couche limoneuse qui la recouvre. Cet élément favorable explique l'extension considérable de la ferme qui avait la même étendue que l'abbaye proprement dite avant les destructions de 1796.

### Origine et toponymie

Comme pour la plupart des abbayes déjà étudiées dans « Brabant », les ori-

gines de celle de La Ramée sont peu connues. On les trouve à Kerkom, au Nord-Ouest de Tirlemont, probablement à la fin du XIIe siècle. A cause de l'aridité du sol, du couvent trop exigu pour accueillir les nombreuses vocations et de la donation par Gérard, seigneur de Jauche et sa fille, Helwide, abbesse de Nivelles, d'un moulin, d'un bois et de dîmes en 1215-1216, les cisterciennes s'installèrent définitivement au lieu-dit « La Ramée ». A ces causes,

En page de gauche : l'abbaye de La Ramée, à Jauchelette, en 1692, d'après une gravure de J. Le Roy.

Ci-contre : la ferme de La Ramée, telle qu'on la découvre de la route longeant l'ancien domaine abbatial. La forte tour, plantée à l'un des angles de ce vaste complexe rural, servit notamment de colombier.

En bas de la page : l'imposant porche de la Ferme de La Ramée est surmonté des armoiries de l'abbesse Lutgarde de Reumont (1715-1741).

il faut ajouter la présence de vestiges, peut-être d'une villa gallo-romaine, qui auraient fourni des matériaux de récupération.

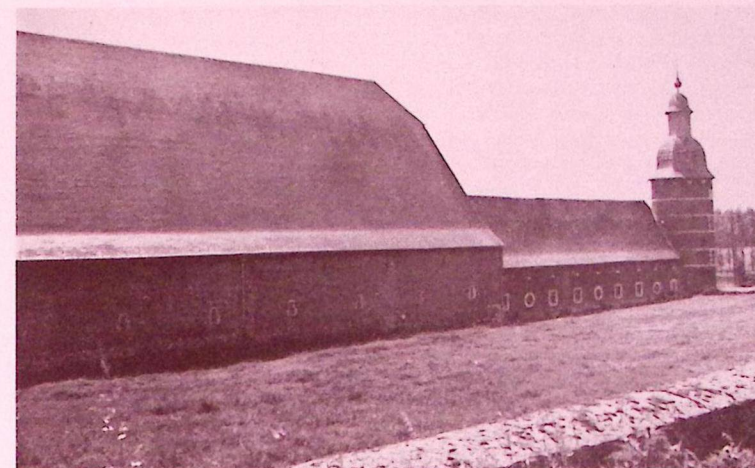
Le toponyme de « Jauche », conservé par le wallon « *Djausse* », est la francisation fantaisiste de « Gette », forme dérivée du germanique *gâtwa*, signifiant « trou-passage », devenu *gat* en thiois; donc « rivière des trous ou du passage », dénomination que l'on retrouve dans les communes de Jette, Etterbeek, Itterbeek, aux environs de Bruxelles.

Par un illogisme jusqu'ici inexpliqué, Jauchelette ou *Djauss'lète* (petit Jauche) se situe sur la Grande Gette, et Jauche (grand Jauche) sur la Petite Gette. La présence de l'abbaye sur le territoire de Jauchelette a valu au nom de ce village l'adjonction de « L'Abbesse » du XIVe au XIXe siècle.

Le toponyme de « La Ramée » a donné lieu à des interprétations diverses. La plus simple proviendrait d'un bois touffu, qui faisait partie de la forêt de Jauchelette, et qui était jadis appelé le « Bois-Bernard » ou « Bois devant la porte » du monastère, actuellement défriché en pré et champs. C'est le sens d'un texte du XIIIe siècle : « *quod quia ramoso virgulto consitum erat* ». Une autre interprétation plus complexe se réfère au thiois « *ter Rameyen* », forme agglutinée de « *ter Hameien — Hamei ou Hameid* », empruntée au roman « Hamaide », lui-même d'origine germanique et signifiant « aux barrières »; exemple de passages d'une langue à l'autre.

### Spiritualité cistercienne

Si les premières abbesses sont peu connues, le XIIIe siècle est à La Ramée, comme dans les autres monastères de l'ordre, la plus grande époque de la







Ci-dessus : la cour intérieure de la Ferme de La Ramée étonne par ses proportions considérables. Elle mesure, en effet, près d'un hectare.

Ci-dessous : la grange de La Ramée, la plus grande du genre en Belgique, mesure 49 mètres de long sur 22 m 50 de large.



spiritualité cistercienne. Les hagiographes contemporains écrivent pour l'édification et la conversion de leurs lecteurs; aussi veulent-ils prouver la sainteté des moines et moniales par des phénomènes extraordinaires admis par leur crédulité invincible et qui plaisent aux lecteurs, avides de merveilleux. L'auteur de la *Vita Idae Nivelensis*,

cistercien probablement de Villers, dont dépendait alors La Ramée, prête à son héroïne, béguine à 9 ans, religieuse à 16 ans, une dévotion extatique au Saint-Sacrement et des grâces mystiques qui ne peuvent être contrôlées. La religieuse serait décédée en 1231 à 32 ans. Sa contemporaine, Ide de Léau (*Lewis*), naquit au début du XIIIe siècle et, dès l'âge de 7 ans, montra une ardeur remarquable pour l'étude. A 13 ans, entrée à La Ramée, elle écrivit et corrigea des livres liturgiques. Elle valut au monastère la réputation d'école de calligraphie et d'enluminure des manuscrits qui lui attira, comme élèves, des moniales d'autres abbayes. Ainsi Béatrice, (*Zuster Beatrijs*), de Nazareth près de Lierre, y a passé un an. L'auteur de la *Vita Idae Lewensis* semble être un cistercien jeune qui insiste sur l'humilité et l'obéissance presque autant que sur les faveurs extraordinaires, ce qui est une recommandation. Ces moniales appartenaient à un milieu bourgeois, preuve de l'estime de la vie monastique, voire mystique, dans les communes alors florissantes. Outre le travail intellectuel, les cisterciennes de l'époque médiévale cultivaient la terre, pratiquaient le lever nocturne et une pauvreté rigoureuse.

#### Histoire mouvementée

Au XVIe siècle, la ferveur semble avoir

fléchi, au point que l'abbatiale de Helwilde de Connenville, professe de l'abbaye de Marche-les-Dames, élue à La Ramée en 1500-1501, est important par la réforme qu'elle y introduisit, surtout par le rétablissement de la clôture. Celle-ci fut maintenue jusqu'aux guerres de religion qui dispersèrent les religieuses pendant 14 ans à la fin du XVIe siècle, dans leur refuge à Namur ou ailleurs, et ruinèrent les bâtiments. A partir de cette époque, l'abbaye connaît des alternances d'heurs et de malheurs. L'abbesse Catherine du Cloquier (1579-1608) la restaure sous les Archiducs, reçoit 14 novices, gouverne 85 personnes, dont 25 religieuses de chœur, et rouvre l'école pour les enfants des environs et quelques internes. Sous son successeur, Catherine Simonis (1608-1639 ?), il y a 29 monia-

les et 13 sœurs converses. Mais en 1635, l'abbaye est dévastée par les troupes franco-hollandaises dans la dernière période de la guerre de Trente Ans. Les calamités continuent sous les abbesses Jeanne de Severy (Sivry-Xivry) (1640-1648) et Anne de Vilhian alias Verlaine (1649-1657) : incursions de troupes, rupture de la digue du moulin, perte du cheptel attribuée à un porcher accusé de sorcellerie..., le tout suivi des guerres de Louis XIV. En été 1705, dans la guerre de la Succession d'Espagne, Marlborough, général en chef des Alliés, installa son quartier général à l'abbaye et, après la bataille de Ramillies (1706), elle servit d'hôpital militaire. A la fin du gouvernement de Marie-Madeleine de Briart (1699-1712), le calme revint ainsi que l'observance monastique. A partir de l'abbesse

Marguerite de Cupis Camargo (1712-1715), d'origine espagnole, qualifiée de « douce, bénigne, pacifique et humble » dans l'information abbatiale de 1712, les bâtiments furent reconstruits et l'abbaye connut sa dernière période de paix et de prospérité jusqu'aux invasions françaises de 1792 et de 1794.

#### La ferme abbatiale

Des bâtisses antérieures au XVIIIe siècle, il reste probablement des fondations et partiellement le mur de l'enclos en gros moellons de grès et de quartz. La ferme, intégralement conservée, étonne par ses proportions considérables. La vaste cour, à la mare traditionnelle et aux pavés inégaux, mesure près d'un hectare. On y pénètre par un haut portail colombier, coiffé d'une toiture en pavillon avec comble en

Intérieur de la grange de La Ramée. Vingt-quatre colonnes en briques soutiennent une forêt de poutres de chêne. On y éprouve l'impression d'être tout petit, presque écrasé dans cette « cathédrale de la terre ».



Ferme de La Ramée : les écuries, aux voûtes d'ogives reposant sur des colonnes en pierre calcaire, sont particulièrement remarquables.







Le quartier abbatial de l'ancienne abbaye de La Ramée est un élégant édifice, de style classique, construit en 1775.

brisés; la porte cochère cintrée est surmontée d'un larmier courbe. Du côté de la cour, les armoiries de l'abbesse, Lutgarde de Reumont (1715-1741), sont gravées dans une pierre calcaire : « Une rose coupée entre des ciseaux ouverts et une autre de chaque côté », accompagnées de la devise « Virtutis odor » du patronyme Reumont, signifiant « Aromata », et surmontées du millésime 1717. L'ensemble est encadré de volutes baroques en pierres blanches.

Les constructions, à rez-de-chaussée et grenier, présentent une unité harmonieuse par leurs murs en briques d'une tonalité ocre rose, rayés de bandes en pierres de Gobertange, extraites des carrières abbatiales de Melin, qui accentuent l'horizontalité des lignes. Partout, les montants des portes en plein cintre et des fenêtres carrées aux chaînages de pierres blanches attestent un souci décoratif, de même que les lucarnes à fronton triangulaire qui enjolivent les toits en ardoises.

L'aile Sud est une bâtisse assez basse, à deux lucarnes à gradins et datant de 1713. L'angle Sud-Ouest est constitué

par le corps de logis dont la façade est timbrée d'une pierre bleue, marquée au millésime 1714 avec le listel : « D.D.M. Marguerite de Cupis Camargo » et les armoiries espagnoles de cette abbesse : « Ecartelées 1 et 4 d'un chien, 2 et 3 de trois chaudrons bordés de tours ». L'encadrement, comme ailleurs, est baroque. L'angle Nord-Ouest est cantonné d'une forte tour, à toiture en bulbe, à but peut-être défensif. Elle servait également de colombier. A l'intérieur, des voûtes d'ogives à larges nervures plates reposent sur des colonnes en pierre calcaire, aux chapiteaux octogonaux dans les écuries et dont les travées forment de belles enfilades.

En prolongement des écuries, sur le flanc Nord de la cour, en retour d'équerre, la grange domine l'ensemble abbatial par ses proportions considérables : 49 m de long sur 22 m 50 de large. Un pignon à épis, répété à l'arrière, est éclairé de trois oculi et d'une porte cochère frappée de trois clefs et soulignée d'un larmier curviligne. L'immense bâtière d'ardoises est percée de sept lucarnes à la rangée supérieure et de neuf à l'inférieure. La grange s'ouvre,

sur la cour, par cinq portes, dont une cochère, trois ordinaires avec arc en plein cintre, et, la plus belle, au centre, surmontée d'un rectangle en pierres blanches dans lequel s'inscrit une pierre bleue, marquée du millésime 1722, des armoiries et de la devise de l'abbesse de Reumont, dont la crosse émerge d'un décor de feuillages. La pierre est accostée de deux ailerons au motif baroque qui couronne le tout. A l'intérieur, 24 piles circulaires en briques soutiennent une forêt de poutres de chêne. On y éprouve l'impression d'être tout petit, presque écrasé dans cette « cathédrale de la terre », la plus grande du genre en Belgique. Elle engrangeait la récolte des dîmes perçues dans les six censes abbatiales : à Jauchelette, Jandrenouille, Melin, Noville-sur-Méhaigne, Piétrain, celle même de La Ramée, et, en tout ou partie, dans les paroisses de Marilles, Melin, Noville, Orsmaal, Perwez et Zétrud; cette liste n'est pas exhaustive.

Une abbaye d'Ancien Régime vivait en économie relativement autarcique, gérée par des receveurs et des intendants, souvent laïcs, sous la direction

de l'abbesse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, celle de La Ramée exploitait en faire-valoir indirect 593 bonniers (environ 593 ha); elle employait à demeure une douzaine de domestiques, hommes et femmes, strictement hiérarchisés, et de nombreux corps de métiers : ardoisiers pour l'entretien d'un hectare de toits, maréchal-ferrant, tonnelier, brasseur, jardinier, maçon, menuisier et charpentier, ramoneur, tondeur, faiseur de « weaux » (torches de paille pour les toits), couvreur, hacheur de paille, pelleur de perches, tisserand et fileuses, mandelier ou vannier, gorlier (pêcheur à filet), vétérinaire, sergents pour la garde des biens, etc., sans compter les visites du médecin, du chirurgien, des confesseurs extraordinaires, en l'occurrence les Carmes de Tirlemont, ville où l'abbaye avait eu un refuge. La Ramée était donc une donnesse d'emplois, bénéfique à toute la région. Parmi les dépendances, le fournil est bien conservé, un peu en retrait des étables, converti maintenant en maison d'habitation. La large cheminée, visible par endroits, les murs épais, les voûtes assez basses, les fenêtres étroites, la charpente du grenier, le pavement en grandes pierres bleues ou en petits carreaux rouges, attestent son ancienneté. En contrebas, sur une dérivation de la Grande Gette, le moulin de « La Ramée » a disparu, mais la ferme, devenue une résidence, garde son cachet. Plus loin, dans une boucle de la rivière, le moulin de la « Scierie » ou de « Grogard » n'existe plus non plus, mais la ferme est aussi restée et son toit de tuiles rouges met une note de couleur vive au milieu des labours, près de la prairie de « Longpré » dont le moulin porta d'abord le nom de « Longpreit ».

#### Les bâtiments conventuels

Jouxant la ferme, ce qui reste du monastère apparaît plus modeste. Le quartier abbatial, en style classique Louis XVI simple et sobre, donne sur le jardin. La toiture d'ardoises est éclairée de six lucarnes à fronton, cantonnées d'ailerons en bois. La porte cintrée, en pierres de taille à moulures, est surmontée d'un larmier en forme de volutes encadrant un médaillon au-dessus d'un chronogramme de 1775 : « AD siDera VoLat qUae aeDifiCarl CURaVIt » (Aux astres s'est envolée



Portrait de l'abbesse Louise Toussane (1752-1772) ornant le salon de l'ancien quartier abbatial.

celle qui a fait édifier). Cette inscription signifie-t-elle que l'avant-dernière abbesse, Séraphine Wouters, était décédée lors de l'achèvement du quartier dont elle s'était déjà occupée comme boursière ? La question est peu claire, d'autant plus que la dernière abbesse, Constance de Sivry, ne lui aurait succédé qu'en 1784, ce qui paraît extraordinaire.

En ligne droite jusqu'à la grange, et un peu en retrait de l'abbatiale, le quartier dit « latin », depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, était peut-être l'hôtellerie ou l'infirmerie.

Les vieux planchers, les petites chambres et les escaliers « op en af » sont caractéristiques des anciennes maisons. A angle droit, des constructions du XIX<sup>e</sup> siècle, ont probablement remplacé une partie du cloître des moniales et leur dortoir. Une seule ancienne existe encore, parallèle à l'abbatiale, le « Bouloy », du nom d'un bois voisin, « le Boloy » allusion aux bouleaux qui s'y trouvaient. Elle s'ouvrait jadis sur l'église par un grand arc encore bien visible, à la porte encadrée d'un montant de pierres blanches en





Ancienne abbaye de La Ramée : l'étang des « Dames » avec, à l'arrière-plan, une partie des bâtiments conventuels.

style Renaissance. L'intérieur, voûté comme ailleurs, comprenait vraisemblablement des sacristies et de grandes caves dont l'une, à porte de chêne, donnait sur l'extérieur par un plan incliné pour faciliter l'apport des provisions et des bouteilles de vin, celles-ci rangées dans de nombreux caveaux. Les poutres du grenier, un escalier en bois aux marches usées, des placards dans les salles, de petits carreaux rouges comme ceux du fournil, attestent l'ancienneté de cette annexe ecclésiale. De côté, une belle porte en pierre bleue à linteau surbaissé et traverse en accolade porte le millésime 1764, le blason parlant de l'abbesse Louise Toussane (Touffane) (1752-1772) : « 3 fleurs de lys renversées », illustrant la devise : « *Omnia marcescunt* » (« Tout fane »). Cette abbesse, d'origine anversoise, très économe, restaura les églises et cures de Marilles et d'Orsmaal dont l'abbaye avait le patronat. Elle accueil-

lit sept novices et veilla à l'observance monastique, mais elle négligea la restauration du dortoir et de l'abbatiale dans le salon de laquelle se trouve pourtant son portrait. Représentée assise, elle tient de la main droite un parchemin déroulé sur lequel on aperçoit sa signature : L.S., en lettres très pâles, et son blason orné d'un encrier. L'ancienne menuiserie, en prolongement du Bouloy a été surélevée d'un demi-étage à l'époque contemporaine. Dans la prairie actuelle, face aux bâtiments, on peut déceler, en été surtout, les contours de l'église abbatiale, que le procédé de photographie aérienne rend très bien.

Dans le domaine, l'étang « des Dames » a été allongé, tandis que celui « des Chevaux », devant la ferme, a été comblé. En face du grand portail, dans une prairie, on a découvert un bout de souterrain.

En montant la route vers Huppaye, à

un carrefour, on découvre un vaste horizon d'*openfield* fait de champs, prairies et bois, ceux-ci descendant des crêtes vers les vallées. Là, à l'extrémité de l'enclos abbatial, s'élève une chapelle rustique, en pierres de grès, à porte ogivale en fer de lance et deux petites ouvertures, genre meurtrières, dans l'épaisseur des murs. Elles permettent d'apercevoir l'autel où se trouvait jadis une statuette en bois polychrome de « Notre-Dame de bonne Garde » à qui la chapelle a été dédiée, en 1652, par « la vertueuse sœur Marguerite Liégeois », selon l'inscription gravée sur une pierre scellée à l'intérieur dans le mur. La statuette est maintenant conservée au couvent.

#### Ultime destinée

Lors de la Révolution française, les moniales avaient trois élèves internes; elles faisaient la classe et donnaient un repas à 80 enfants des environs. Toutes



Ci-dessus : belle porte en pierre bleue, partiellement murée, sommée du blason de l'abbesse Louise Toussane : « trois fleurs de lys renversées » illustrant la devise : « *Omnia marcescunt* ». Cette porte fut percée dans l'annexe dite « Le Bouloy ».

Ci-dessous : chapelle de Notre-Dame de Bonne Garde (1652) située à un carrefour au-delà de l'enclos abbatial.

En haut, à droite : Notre-Dame de Bonne Garde, statue en bois polychrome conservée, de nos jours, au Bouloy



les religieuses refusèrent les « bons » de subsistance offerts par l'autorité occupante et furent dispersées par la force. Tarlier et Wauters ont accrédité la légende d'une religieuse malade mentale, maintenue dans un état repoussant par ses consœurs et trouvée telle par les Français « libérateurs », alors qu'elle était simplement soignée à part des autres. Le 23 germinal an VIII (12 avril 1799), les bâtiments conventuels, l'église, la ferme, les moulins et 160 ha en pleine exploitation furent achetés pour 98.000 F par Adrien Desbille, de Nivelles. Ils furent revendus à plusieurs reprises; l'un des acquéreurs y installa une raffinerie de sucre de 1837 à 1844 et détruisit peut-être l'église ? En 1856, l'ensemble fut acquis, pour 500.000 F par M. Favart, dont les héritiers se le partagèrent. Sa fille, Marie Favart, reçut dans sa part, ce qui restait des bâtisses monastiques, entourées de 4 ha de jardin et bois. Elle les offrit à la congrégation du Sacré-Cœur dans laquelle elle était entrée en 1903. La chapelle actuelle date de 1910.

Vers 1900, la ferme fut achetée par la famille Solvay qui reconstruisit la grange telle qu'elle était avant l'incendie du 7 mars 1932. Depuis lors, la ferme a été vendue en 1953 à la brasserie Arts, et dernièrement, en 1975, à des Allemands. Elle reste exploitée par la même famille depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle.

#### Conclusion

Les vestiges de l'abbaye de La Ramée, différents de ceux de La Cambre et de Forest, sont plus importants que ceux de Grand-Bigard et de Kortenberg. Ils témoignent d'une exploitation agricole prospère en cette bonne terre du Brabant wallon. Les bâtiments forment une symphonie de couleurs bleu ardoise, rouge brique, blanc crème au milieu du limon brunâtre, du vert clair des prairies et des cultures et du vert plus foncé des bois. Un site pareil constitue un trésor esthétique, historique et socio-économique à préserver à tout prix. Les bâtiments anciens devraient être classés et l'ensemble sauvegardé de la cupidité de lotisseurs qui cachent leurs intérêts personnels derrière des projets qualifiés de « sociaux ». C'est



le cas d'un projet de plan d'eau, dont la masse phréatique imprégnerait le sol à tel point qu'elle détruirait rapidement l'habitat environnant. Une réalisation de ce genre serait criminelle, d'autant plus que partout, des groupements archéologiques et écologiques s'efforcent de préserver la nature et les œuvres du passé contre la pollution et la dégradation du monde contemporain.

La ferme, si bien surnommée « Le Labeur de La Ramée », et le couvent adjacent continuent la tradition cistercienne de prière et de travail au service de Dieu et des hommes.

#### BIBLIOGRAPHIE

- M. AMAND, Nos tumulus, splendeurs impérialies, Bruxelles, 1969.
- E. BOUVIER, Visages de la Hesbaye, t. II, Tournai.
- E. DURLET, Toponymie de Jauchette l'Abbesse, dans *Tablettes du Brabant*, t. II, p. 208-238. *Monasticon belge*, Brabant, t. II.
- S. ROISIN, L'hagiographie cistercienne dans le diocèse de Liège au XIII<sup>e</sup> siècle, Louvain-Bruxelles, 1947.
- Le Patrimoine monumental de la Belgique, t. 2, Brabant, Arrondissement de Nivelles, 1975.
- Th. PLOEGAERTS, Les moniales cisterciennes en Brabant, t. II, Histoire de La Ramée, Bruxelles, 1925.
- TARLIER et WAUTERS, Géographie et Histoire des communes belges — Canton de Jodoigne, Bruxelles, 1882.





## POÈME BRABANÇON

*Bonlez dont la quiétude ici-bas me soulage,  
De mon pays tu es le plus joli village,  
Et tes champs lumineux nous invitent souvent  
A retourner à la vie saine d'antan.*

*La joie de vivre en ce siècle qui m'étonne,  
Je la découvre avec un suprême plaisir  
Parmi ces précieux et vivants souvenirs  
Que sont, pour beaucoup, nos fermettes  
brabançonne.*

*Chaleureux Brabant dont les collines si belles  
Mettent chaque matin une robe nouvelle,  
J'aime surtout flâner parmi tes gais sentiers  
Où pour moi la fauvette a beaucoup d'amitié.*

Marcel Roloffe.





# LES GARES DE BRUXELLES

par Georges FERON

LES chemins de fer et les gares sont, à notre insu, intimement liés à notre vie quotidienne comme à celle de nos villes et du pays. En général, nous ne leur prêtons guère d'attention, que nous soyons ou non clients du rail. Il n'est pas possible d'aborder le monde mystérieux des gares sans le replacer dans son contexte général et historique. Nous allons tenter de le faire brièvement.

Parfois aussi et pour une meilleure compréhension du sujet, nous nous verrons contraints de franchir les limites de l'agglomération bruxelloise.

...

Après la défaite de Napoléon à Waterloo en 1815, les Alliés intégrèrent la Belgique au Royaume des Pays-Bas. La situation économique et financière de nos provinces était des plus lamentables. Pour y remédier, S.M. Guillaume Ier décida de doter nos régions de moyens de communications par voie d'eau. En 1816, on entreprit le creusement du canal de Bruxelles à Charleroi. En 1821, Thomas Gray et John Cocke-rill proposèrent au Roi de ne pas mettre la tranchée sous eau mais d'y placer des rails pour permettre la circulation de trains en traction hippomobile. Ce projet fut rejeté.

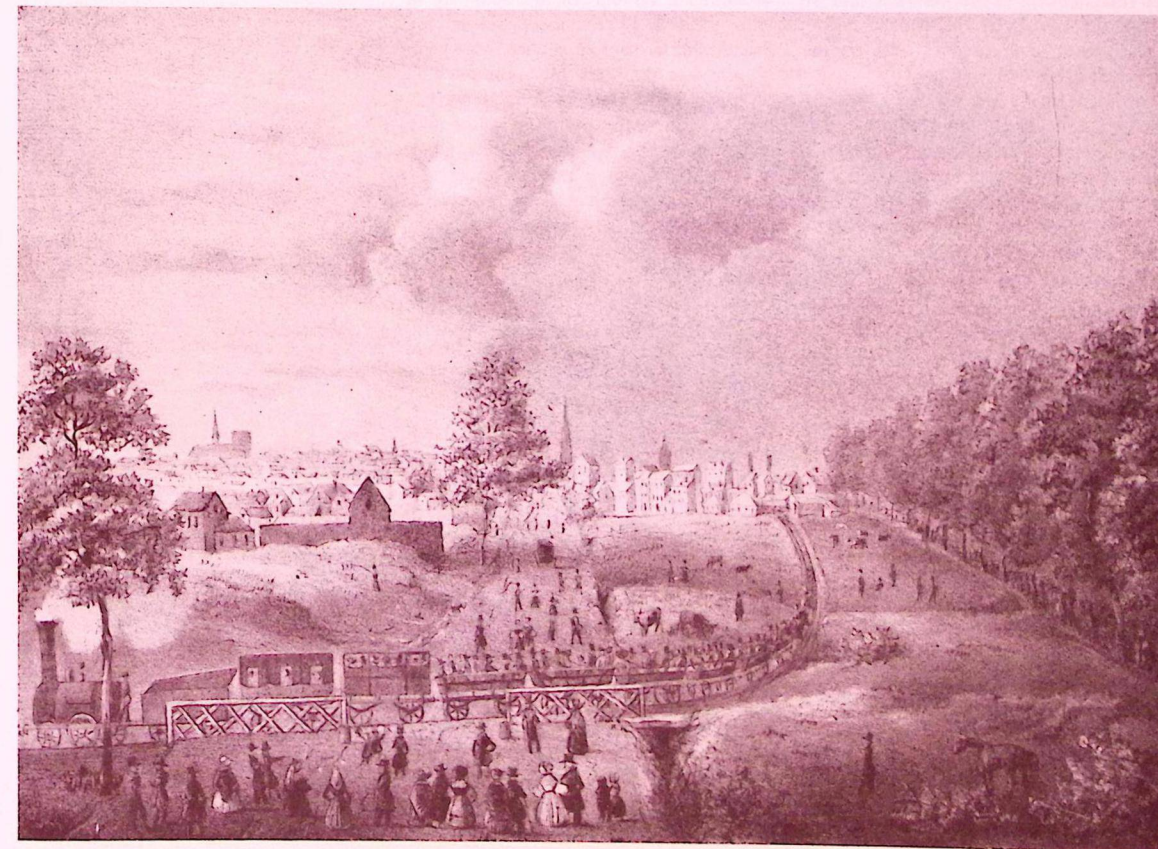
En 1830, nos provinces accédèrent à

l'indépendance. Après la joie vint l'angoisse car la situation économique empira surtout par suite de gros problèmes avec nos voisins du Nord.

En Grande-Bretagne, les chemins de fer avaient pris un essor formidable. Nos Gouvernants virent dans ce mode de transport révolutionnaire la possibilité de résoudre nos problèmes. Les ingénieurs Simons et De Ridder furent dépêchés en Angleterre pour y étudier la question. Enthousiasmés, ils revinrent au pays avec un formidable projet visant à réaliser ce qu'on appela le Rhin d'acier. Les Chambres purent se mettre assez rapidement d'accord sur l'idée d'un chemin de fer national, mais

En page de gauche : inauguration, le 5 mai 1835, de la première ligne de chemin de fer Bruxelles (Allée Verte) - Malines (gravure de Neuhuys).

Ci-dessous : représentation de l'un des premiers trains venant de quitter Bruxelles-Allée Verte (1835).







La gare de Bruxelles-Allée Verte en 1835.

les discussions s'éternisèrent sur le point de savoir si le réseau serait construit et exploité par l'Etat ou par le Privé.

Finalement la loi du 1er mai 1834 fut votée à une large majorité. Elle prévoyait que l'Etat construirait un réseau ayant Malines comme point central et que des lignes ferrées partiraient de cette ville vers les quatre points cardinaux. La loi n'excluait pas l'octroi de concessions à des entreprises privées. Nous avons des raisons de croire que les travaux commencèrent à Vilvorde où Stephenson essaya d'ailleurs les machines et le matériel provenant de ses ateliers et vendus à la Belgique. En tout cas, il n'y avait pas, à cette époque, d'ateliers ni dépôts à Malines ou à l'Allée Verte. Nous croyons donc que le nœud vital du réseau se trouva pendant quelque temps à Vilvorde.

Au cours des essais, des vitesses de 37 km/h furent atteintes. Le très sérieux « Moniteur belge » se vit contraint, afin de calmer les craintes du public, de préciser que même à cette vitesse la respiration n'était nullement gênée, même dans les wagons découverts.

Les travaux furent poussés activement et le 5 mai 1835 on put procéder à l'inauguration du premier tronçon reliant Bruxelles-Allée Verte à Malines. L'Allée Verte, sise près du canal de

Bruxelles à Willebroek, à l'ouest de la ville, était la promenade préférée des Bruxellois. La première gare, nom bien prétentieux pour un modeste pavillon en planches abritant le vendeur de billets et une place entourée d'une clôture, fut installée à cet endroit. On y trouvait trois voies parallèles en impasse. Un temps magnifique favorisa le rassemblement de marées humaines venues assister au départ des premiers trains.

Le Roi Léopold Ier était présent mais il ne participa pas au voyage inaugural. Les locomotives « La Flèche », « Stephenson » et « l'Eléphant » remorquèrent les trois trains emportant 900 invités. La distance Bruxelles-Malines fut couverte en 45, 50 et 55 minutes. Au retour les trois convois furent réunis en un seul et remorqués par « l'Eléphant ».

En arrivant à Vilvorde, la machine tomba à court de vapeur. Il fallut prendre de l'eau, refaire la vapeur et repartir. Devant le retard pris sur l'horaire prévu on commença à s'inquiéter à Bruxelles, mais bientôt on put percevoir les joyeux coups de sifflet de la locomotive et c'est dans un enthousiasme délirant que les participants débarquèrent, fiers d'avoir participé à cette grande première qui allait tellement marquer la vie de notre patrie.

Le lendemain, le tourisme ferroviaire naquit. En quelques mois plus de 150.000 curieux firent le voyage jusqu'à Malines. Il fallut même prendre des mesures énergiques pour mettre fin à un florissant marché noir de tickets de chemin de fer.

Un service d'omnibus circulant en ville amenait les voyageurs à l'Allée-Verte. Bien vite il fallut procéder à des aménagements des installations primitives. Bruxelles-Allée-Verte était dépassée par les événements et la construction d'une plus grande gare s'imposa. L'Allée-Verte deviendrait alors une gare réservée aux marchandises. Durant la première guerre mondiale, les Allemands l'aménagèrent en faisceau pour trains de munitions. Après la tourmente, la gare devint une dépendance de Bruxelles-Nord. Elle fut rouverte au trafic « voyageurs ». Chaque jour, environ 5.000 travailleurs venant surtout de la région de Zottegem et que l'on appelait « Platteblokken » y débarquaient.

Le samedi 16 janvier 1954, vers 16 heures, le dernier convoi quitta l'Allée-Verte sous le regard triste de son dernier chef, Monsieur Vanden Hende et de Monsieur Léopold Leroy, son supérieur, alors chef de gare principal à Bruxelles-Nord. A minuit, la gare fut fermée définitivement. Lors de l'exposition de 1958 on y aménagea un hélicoptère. Nous reparlerons de l'Allée-Verte lorsque nous aborderons le chapitre de la Jonction Nord-Midi.

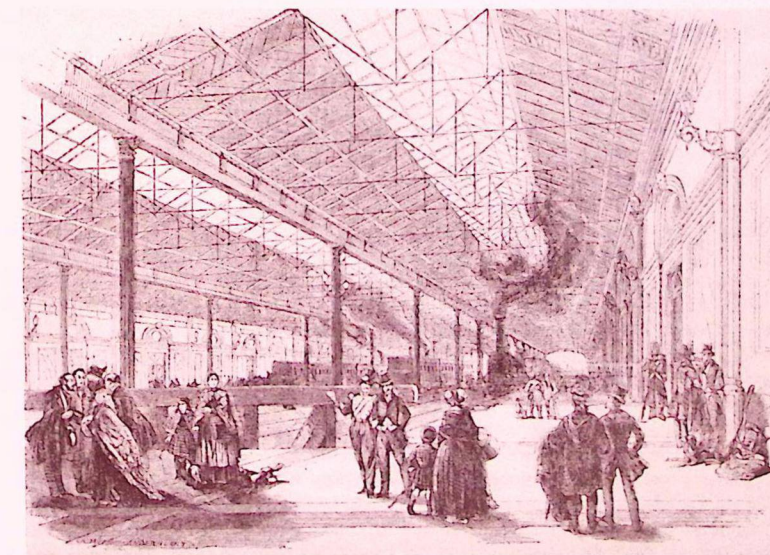
Lorsque la construction de la gare du Nord fut décidée afin de remplacer les modestes installations de l'Allée-Verte, il fallut faire l'acquisition des terrains nécessaires. Par arrêté royal du 15 juillet 1839, il fut procédé à l'expropriation d'un terrain de 7,5 ha au pied du Jardin Botanique, dans la vallée de la Senne, le long de l'enceinte de la ville et dans la prolongation de la longue rue Neuve. Le prix de l'opération s'éleva à 400.000 francs.

La pose des voies commença immédiatement. Le 28 septembre 1841, S.M. le Roi Léopold Ier posa la première pierre du bâtiment conçu par l'architecte Coppens, mais la construction effective ne commença qu'en 1846. Le service des trains démarra le 1er novembre 1841. En 1842, on compta 437.425 voyageurs au « Nord ». L'inauguration offi-



Ci-dessus : l'ancienne gare du Nord (vers 1900). Ce témoin du passé fut démoli en 1955 pour faire place au Centre International Rogier.

Ci-dessous : l'ancienne gare du Nord recouverte d'une immense marquise (d'après un dessin de Hendrickx et Vander Hecht)



cielle eut lieu en mars 1846, mais les travaux ne furent terminés qu'en 1862. La façade, côté Place Rogier, était bien connue des vieux Bruxellois. Elle comportait une partie centrale encadrée de deux pavillons.

Des bas-reliefs dus à Eugène Simonis remplissaient les écoinçons des fenêtres cintrées des pavillons et symbolisaient l'Escaut, la Meuse, la Seine et le Rhin.

La partie centrale s'ornait de huit statues, à savoir au rez-de-chaussée : le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture et les Arts, de Joseph Geefs, et à l'étage la Fraternité, l'Abondance, la Paix et le Progrès, de Fraikin.

Le 4 avril 1900, la gare du Nord fut le théâtre d'un incident peu banal. Le jeune Jean-Baptiste Sipido, âgé de 16 ans et demeurant à Saint-Gilles, suivait avec ses camarades les péripéties de





La première gare du Midi, dite des Bogards, était située à l'emplacement des actuelles place Rouppe et avenue de Stalingrad.

la guerre opposant les Boers aux Anglais. Ayant pris fait et cause pour les premiers, il décida de concrétiser ses sympathies en tuant le Prince de Galles, le futur Edouard VII, de passage à Bruxelles. Celui-ci, ne se doutant de rien, se promenait en compagnie de deux officiers d'ordonnance sur le quai du Nord en attendant le départ du direct de Calais. Il remonta dans son compartiment. Au moment où il s'installait, Sipido se précipita un revolver à la main. Il visa le Prince mais heureusement la balle alla se loger dans les coussins.

La vieille gare du Nord disposait de 27 voies en impasse, recouvertes d'une immense marquise comme nous pou-

vons encore en voir dans certaines grandes gares à l'étranger.

A partir de 1871, elle sera reliée au Midi par la ligne de ceinture Ouest. Pour aller d'une gare à l'autre, les voyageurs empruntaient, néanmoins et selon l'époque, les fiacres, les trams, les autobus ou les taxis. Souvent ils préféraient aller à pied pour faire du lèche-vitrine le long des boulevards ou pour économiser le prix du transfert.

Lorsque les travaux de la Jonction Nord-Midi eurent relégué la vieille gare du Nord au rang d'un monument inutile et branlant, on y porta la pioche et en 1955 ce témoin du passé disparut définitivement pour faire place au complexe Rogier, dit Tour Martini.

La nouvelle gare, dont nous reparlerons plus tard, fut construite à environ 300 m en retrait par rapport à l'emplacement de l'ancien bâtiment, en direction de Schaerbeek.

De 1835 à 1840, le réseau s'était étendu vers Anvers et toujours en partant de Malines, vers Louvain, Tirlemont, Landen, Saint-Trond, Waremme, Ans et Liège, et vers l'ouest : à Termonde, Gand, Bruges et Ostende. On songea également à réaliser le réseau prévu vers la France et un premier tronçon de cette ligne, c'est-à-dire de Bruxelles à Tubize, fut ouvert au trafic le 18 mai 1840. Cette amorce de la ligne de Paris fut inaugurée en même temps que la première gare du Midi, dite gare des

La gare des Bogards (dessin de Louis Titz d'après une photographie prise immédiatement avant le déplacement de la gare).







Ci-dessus : la deuxième gare du Midi, œuvre d'Auguste Payen, fut mise en service en 1869. Elle fut démolie au lendemain de la seconde guerre mondiale par suite des travaux de la Jonction Nord-Midi.

Ci-dessous : la gare du Luxembourg, appelée aujourd'hui gare du Quartier-Léopold, fut édiflée peu avant le milieu du siècle dernier.



Au début de l'exploitation ferroviaire, les villes prélevaient d'importantes taxes sur la circulation. Afin d'éviter l'octroi mais aussi en fonction de considérations d'ordre militaire, les gares furent généralement construites à proximité des villes mais toujours en dehors des murs. Pourtant, la gare des Bogards fut construite intra muros avec l'accord de la ville de Bruxelles qui accepta même d'intervenir pour un tiers dans les frais de construction, tout en maintenant la gare en dehors de l'octroi. Par la même occasion, la ville insista à nouveau pour la réalisation d'une jonction entre le Nord et le Midi.

Le bâtiment des recettes et un atelier de réparation du matériel roulant se trouvaient respectivement à l'emplacement des actuels magasins Vandendorpe et des locaux du parti communiste belge. Là où nous pouvons encore voir les anciens bâtiments du complexe administratif de la ville, il y avait une grande remise.

Bogards, à l'endroit appelé maintenant Place Rouppe et Avenue de Stalingrad. A cette époque, cet endroit était encore couvert de prairies délimitées par les rues Terre-Neuve, des Bogards, la Senne et les boulevards.

Notons en passant que les premiers trains de nuit furent mis en service à partir de l'année 1840 et que la gare des Bogards fut raccordée à l'Allée-Verte par une première jonction posée à même les boulevards et qui servit de 1841 à 1871. La gare des Bogards, comme celle de l'Allée-Verte, devint rapidement trop petite. De nombreuses constructions avaient été érigées aux abords de la Place Rouppe et il fallait pourtant se résoudre à étendre les installations ferroviaires. L'Etat acquit des terrains dans les marais de la Senne en dehors de l'enceinte de la ville. La nouvelle gare du Midi, conçue par Auguste Payen fut terminée et mise en service en 1869.

Le bâtiment, dont nous retrouvons la silhouette dans plusieurs œuvres de Paul Delvaux, n'était pas particulièrement beau. Seule son entrée monumentale avait réellement de l'allure. C'était un arc de triomphe à colonnes corinthiennes dont Ducaju assura la décoration sculpturale en y représentant des allégories de l'Industrie métallurgique, de l'Industrie houillère, du Commerce maritime et des Industries diverses. Un attique, situé au-dessus de l'entablement, était décoré de quatre figures symbolisant les Chemins de

fer, les Canaux, la Poste et le Télégraphe. Un char ailé monté par un génie représentait les progrès réalisés grâce aux chemins de fer. Lorsque cette gare fut démolie, il y eut des tractations avec la ville de Gand qui se disposait, moyennant paiement du franc symbolique, à racheter le fameux portique. Les frais de démontage, de transport et de reconstruction étaient tellement élevés, que le projet fut abandonné. Par contre, nous pouvons toujours admirer au parc de la Dodaine à Nivelles, la statue représentant les chemins de fer, appelée Déesse du Rail par les uns, Déesse des Machinistes par les autres à cause de la locomotive qu'elle tient dans les bras comme une poupée.

Déjà, à cette époque, la gare du Midi était la plus grande gare à voyageurs du pays. Comme la gare du Nord elle disparut par suite des travaux de la Jonction pour faire place en 1949 à l'actuelle construction conçue par les architectes Blomme et Petit.

Rue de France, à proximité de la gare, se trouvent actuellement les bâtiments de direction de la S.N.C.B. A cet endroit, il y avait naguère un moulin à eau, le Nieuwmolen, où l'on fit encore moudre, en noir bien sûr, durant la dernière guerre. Dans la Senne, à côté du moulin, on avait aménagé un bassin de natation. Sur ordre de la police le port du caleçon de bain y était obligatoire sous peine de poursuites.

Lorsque le réseau atteignit les quatre frontières du pays, le programme prévu initialement par la loi du 1er mai 1834 put être considéré comme virtuellement réalisé. Devant le succès remporté par le rail, les détenteurs de capitaux sentirent grandir leur vocation ferroviaire. Les demandes de concessions affluèrent et l'Etat leur réserva bien trop facilement une suite favorable qu'il eût souvent à regretter. La première concession fut accordée à l'ingénieur De Ridder pour l'établissement d'une ligne de chemin de fer d'Anvers Rive-Gauche à Gand.

La première concession touchant Bruxelles fut celle accordée par arrêté royal du 18 juin 1846 à MM. Closmann et Consorts. Elle visait à accorder à cette Société anglaise une concession pour l'établissement d'une ligne de



L'ancienne gare de Bruxelles-Chaussée de Louvain existe toujours. Elle se dresse à l'angle de la chaussée de Louvain et de la rue Wouwermans.

chemin de fer entre Bruxelles et le Grand-Duché en passant par Namur et Arlon. Cette compagnie intéressait les Anglais car elle mettait à leur disposition une liaison ferroviaire via Trieste afin d'atteindre plus rapidement leur empire commençant au Moyen Orient. Le cahier des charges prévoyait que le point de départ serait situé à Bruxelles. Pour la construction de la gare du Luxembourg, appelée maintenant Quartier-Léopold, la Compagnie acheta des terrains appartenant à l'Hospice Sainte- Gertrude (arrêté royal du 2-11-1846). Les travaux commencèrent le 30 novembre 1846. La gare occupait un vallon dominant l'ancien jardin zoologique, remplacé par l'actuel Parc Léopold. Le bâtiment réalisé en pierre de taille existe encore de nos jours. Il donne toujours une impression d'inachevé. Il semble en effet que deux ailes devaient s'ajouter à la construction que nous connaissons. Le premier tronçon de Bruxelles O.-L. à La Hulpe fut inauguré le 12 août 1854. La Cie du O.-L. allait connaître bien des avatars, mais ce n'est pas notre propos de les raconter ici.

Le Quartier-Léopold fut raccordé au réseau de l'Etat, le 24 novembre 1866. La majeure partie de cette jonction fut réalisée en tunnel sous l'avenue Dechaenel pour remonter en surface à la Cage aux Ours à Schaerbeek. Il y avait plusieurs gares ou points d'arrêts sur cette ligne, notamment rue Royale-Sainte-Marie, rue Rogier, à la chaussée de Louvain et à la rue de la Loi, à proximité de l'actuel « Résidence Palace ».

La gare de Bruxelles-Chaussée de Louvain à Saint-Josse-ten-Noode existe toujours mais peu de gens s'en rendent compte en regardant cette construction en style nougat au bas de la chaussée de Louvain, au coin de la rue Wouwermans. Comme la gare d'Etterbeek, Bruxelles-Chaussée de Louvain était construite en selle sur les rails. Deux verrières protégeaient les voyageurs descendant vers les quais. Située à environ 800 m de la caserne de la Place Dailly, une consigne avait été établie en vue de l'utilisation de la gare pour l'embarquement rapide des carabiniers, les « carapates » comme





La gare de Kortenberg est située à mi-chemin entre Bruxelles et Louvain. Elle fut construite à l'occasion de la création de la liaison directe Bruxelles - Louvain achevée en 1866.

disaient les Bruxellois, si nos pioupiou avaient eu à se rendre d'urgence à l'un ou l'autre endroit de notre territoire. Plus proche du Quartier-Léopold, nous voyons se développer une nouvelle gare, celle de Bruxelles-Schuman, desservant les communautés européennes du Berlaumont. Les deux voies actuelles seront bientôt complétées par deux voies en impasse pour la réception de trains sans devoir les expédier dans la Jonction Nord-Midi à l'heure de pointe, donc à l'heure de saturation. Schuman est également une gare commune avec le métro bruxellois.

Lors de sa mise en service on y comptait 7.000 voyageurs par jour. Actuellement, ce nombre est monté à 16.500. A Etterbeek, dans le quartier des casernes et de l'actuel campus universitaire de l'U.L.B.-V.U.B. une nouvelle gare est venue remplacer l'ancienne réalisée dans le même style que les bâtiments militaires voisins et appelée en son temps « Etterbeek-Casernes ». Sur le territoire de la commune d'Etterbeek il y avait jadis une gare connue sous le nom d'« Etterbeek Cinquantenaire » et « Etterbeek Cinquantenaire Marchandises » où nous trouvons actuellement la gare « Merode » commune à la S.N.C.B. et au Métro.

Nous avons dit que légalement Malines devait être le point central du réseau. N'y avait-on pas planté la colonne milliaire en 1835, non seulement comme monument commémoratif, mais aussi comme borne 0 du réseau. Pour se rendre de Bruxelles à Cologne ou à Ostende, il fallait toujours passer par Malines. Lorsque Le Hardy de Beaulieu proposa, en 1855, la construction d'une Jonction Nord-Midi avec gare centrale au cœur de la cité, il fit remarquer qu'il fallait en même temps réaliser une liaison directe entre Louvain et Bruxelles en passant par Kortenberg. Le bourgmestre de cette localité, Monsieur Hensmans, Maître des Postes, ne perdit pas de temps. Il introduisit immédiatement une demande de gare à Kortenberg, à la limite de sa commune et de Nossegem. Il était conscient que les malles-poste étaient condamnées, mais à l'endroit où il recommandait la construction d'une gare, les registres du cadastre nous apprennent qu'il possédait de vastes terrains que la réalisation du projet aurait valorisés. La ligne directe en question ne sera pas réalisée avant la fin de l'année 1866 et la gare sera située plus en direction de Louvain.

En 1856, la capitale sera reliée directement à Gand via Denderleeuw et Schel-

lelle. C'est à cette occasion que seront créées les gares de Laeken, Jette, Berchem-Sainte-Agathe et Dilbeek.

A proximité de la gare de Laeken, S.M. le Roi Léopold II fit construire une gare royale qui existe toujours, mais qui ne sert plus que sporadiquement depuis la création des salons royaux dans les principales gares de la capitale. Le Roi aimait les chemins de fer et dans le parc de Laeken on peut toujours voir les vestiges de chantiers pour la réalisation d'un raccordement ferroviaire avec le Palais. Les travaux furent arrêtés dès l'annonce de son décès. S.M. voulait aussi une jonction est-ouest avec des voies passant sous le palais royal et une gare centrale à proximité de la Putterie.

1868 sera aussi l'année de l'ouverture de la ligne de Bruxelles-Bogards à Tournai via Forest-Midi où nous pouvons toujours voir le bâtiment au style très particulier à la mode à cette époque.

En 1871, l'ouverture de la ligne de ceinture ouest par Bruxelles Petite-Île, Cureghem, Bruxelles-Ouest et Pannenhuis, sonna le glas de la première Jonction Nord-Midi par les Boulevards. Dans un proche avenir, cette ligne de ceinture sera ouverte à un important trafic « Voyageurs » comme ce fut le cas pour la ceinture est, avec gares communes rail-métro à Bockstael.

En 1873, l'ouverture d'un tronçon Bruxelles-Midi - Nivelles constitua une première étape de la ligne vers Charleroi. En observant les gares de Uccle-Calevoet et de Stalle on est frappé par la ressemblance qu'elles présentent avec celles de Veltem, Kortenberg, les anciennes gares de Zaventem et Diegem, et autres du genre. On peut suivre ainsi sur le réseau le règne et l'empreinte de certains architectes des chemins de fer. A Diegem, nous trouvons maintenant une coquette gare de conception moderne. Par contre, à Zaventem, le nouveau complexe réalisé en acier rouillé se situe à l'avant-garde de l'architecture mais ne compte pas que des admirateurs.

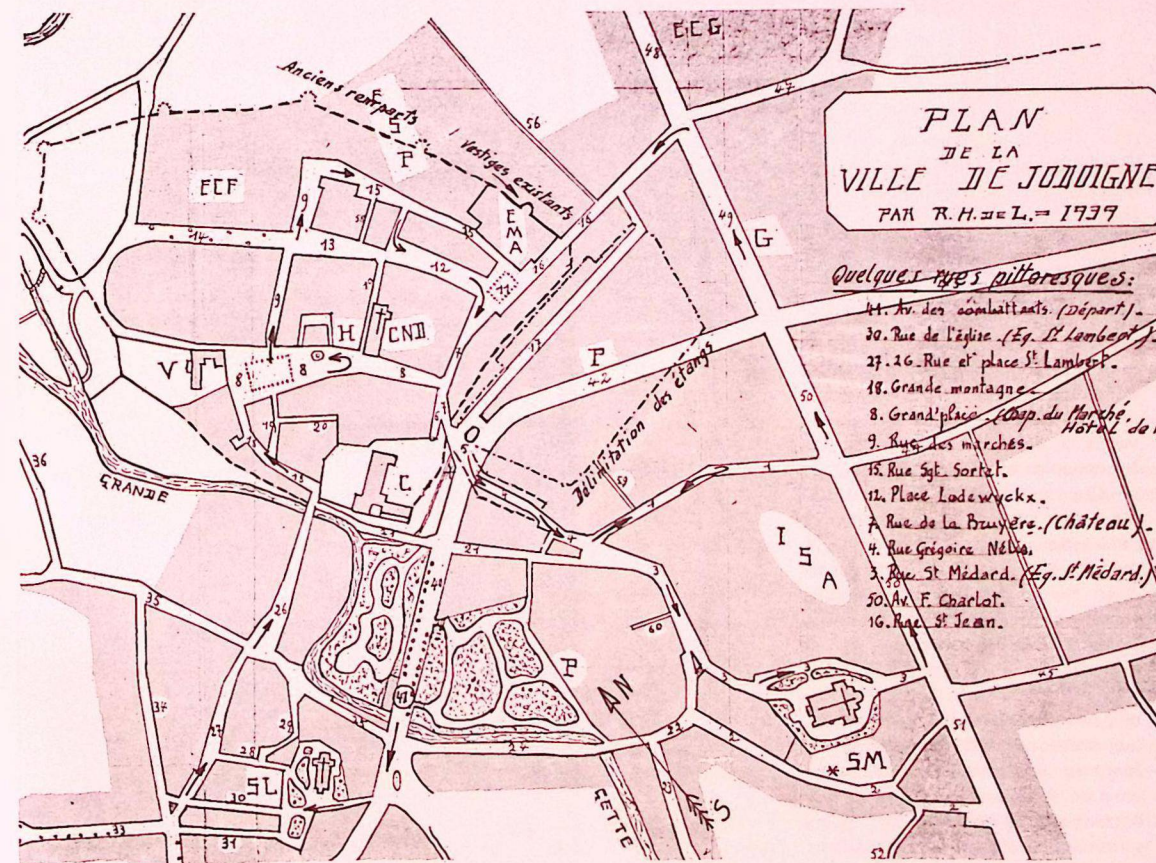
...

En 1881, Bruxelles-Nord fut raccordé à Termonde via Laeken, Jette, Zellik et Asse.

(à suivre)

# En flânant dans les rues de Jodoigne 4\*

par Emile BARETTE







A gauche : Rue du Tombois n° 33 : construction de style Empire (première moitié du XIXe siècle). Loggia centrale avec balcon et garde-corps original.

Ci-dessous : Rue Saint-Médard n° 2 : maison datée par ses ancrages de 1763 avec façade en partie décapée.

En page de droite : Rue Saint-Médard, en face de l'église : bel ensemble de demeures en pierres de Gobertange. Certaines fantaisies auraient dû être évitées.



- n° 4 : maison à double corps de la fin du XVIIIe siècle. Porte Louis XV entourée d'une moulure continue. Traverse incurvée. Toiture à la Mansard.
- n° 5 : maison à trois niveaux du début du XIXe siècle.
- n° 7 : façade de la même époque à quatre niveaux.
- n° 9 et 11 : deux niveaux et six travées de la fin du XVIIIe siècle. Gros œuvre plus ancien. Partiellement enduites.
- n° 16 et 18 : trois niveaux du XIXe siècle.

- n° 20 et 22 : trois niveaux du XIXe siècle.
- n° 28 : maison du XIXe siècle, sur noyau plus ancien. Vitrine de magasin du XIXe siècle, en bois.
- n° 30, 32, 38, 40, 45, 47 : habitations du XIXe siècle. Vitrines de magasin en bois.
- n° 54 : maison à double corps datée de 1842. Façade décapée.
- n° 56, 58, 62, 64 et 66 : ensemble de la première moitié du XIXe siècle.
- n° 61 : au chevet de l'église, le presbytère. Bâtisse à deux niveaux et double corps; sept travées en briques et Gobertange. Date de la construction 1738.

— n° 23 : maison de maître du XIXe siècle avec grand portail cintré.

Après avoir visité l'église Saint Médard, descendons l'...

#### Avenue F. Charlot

- n° 28 : grand hôtel néo-classique du XIXe siècle, ayant appartenu à Auguste Defoer, frère du Bey Hector Defoer. Façade austère, où se retrouve un heureux mélange de pierres blanches et de pierres bleues.

**A**VANT de continuer faisons un petit crochet, prenons à gauche la...

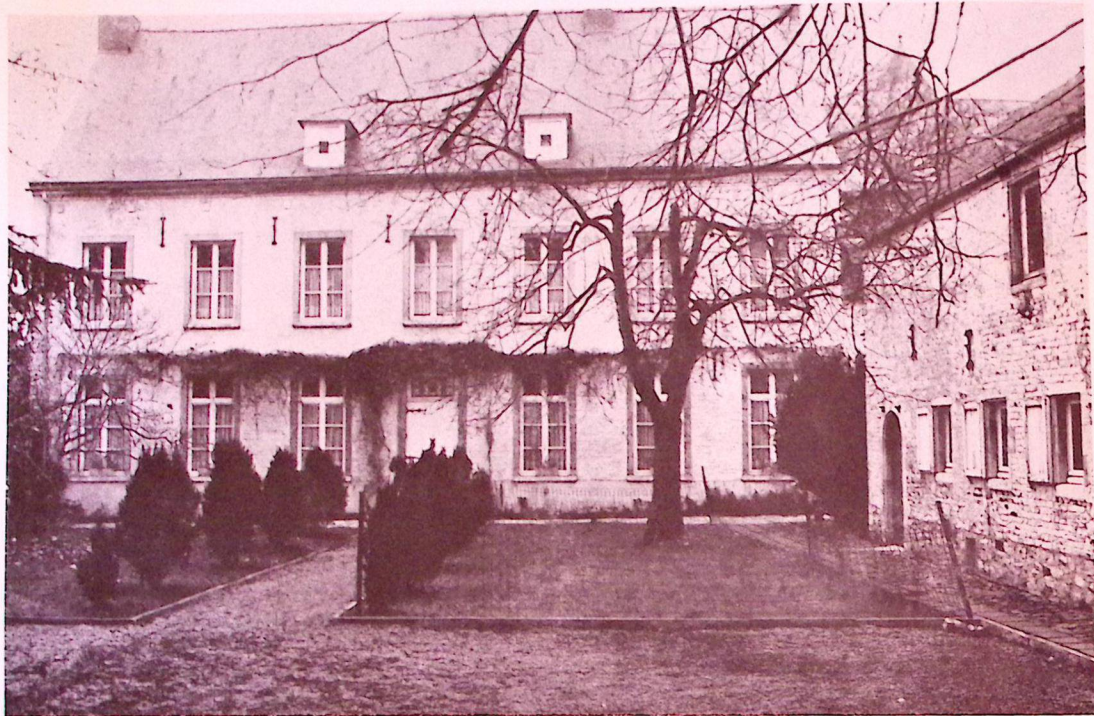
#### Rue du Tombois

- n° 33 : grande bâtisse de goût Empire du début du XIXe siècle. Trois niveaux, dont un en plein cintre. Balcon original avec loggia.
- n° 8 : façade classique portant le millésime de 1828.
- n° 34 : hôtel de maître à trois niveaux du début du XIXe siècle. Belles consoles sculptées.
- n° 40 : large maison du XIXe siècle, à sept travées, en partie enduite. Les habitations portant les n° 2, 5, 7, 16, 18, 20, 38, sont des constructions du XIXe siècle, parfois enduites mais présentant toutefois un certain intérêt. Redescendons et reprenons la...

#### Rue Saint-Médard

- n° 2 : cette maison d'angle est datée aux ancrages 1763. La porte et les fenêtres sont ornées dans les écoinçons de sculptures en pierre de Gobertange de goût Louis XV. Belles vitrines de magasin du XIXe siècle.





Presbytère de Saint-Médard, 61, rue Saint-Médard, au chevet de l'église. Construction de 1738 en briques et pierres de Gobertange. Annexe (1830) remaniée.

— nos 3 et 5 : maisons de maître en néo-classique de la première moitié du XIXe siècle. Dernier niveau éclairé de baies cintrées.

#### Rue du Bosquet

- n° 29 : maison d'angle du XIXe siècle, à trois niveaux. Encadrements des fenêtres en pierres bleues. Balcon disparu.
- n° 15 : hôtel de maître à double corps de style Empire du premier tiers du XIXe siècle. Belles fenêtres cintrées dont les impostes sont liées entre elles. Pierre enduite.
- n° 5 : maison classique à double corps et deux niveaux des XVIIIe, XIXe siècles. Pilastres d'angle. Porte d'entrée et porte-fenêtre du bel étage cantonnées de pilastres plats.
- n° 4 : belle habitation du XIXe siècle à trois niveaux. Balcon au bel étage ; corniche originale sur mutules.
- n° 2 : construction revêtue de pierres

de Gobertange. Travée d'angle avec pilastre à chapiteaux sobres. Terminons notre promenade par la...

#### Rue Saint-Jean

- nos 20 et 22 : deux niveaux et neuf travées en pierre de Gobertange (vers 1800).
- n° 21 : maison à double corps du premier quart du XIXe siècle. Belle porte à montants profilés.
- nos 11, 13, 15 : primitivement une seule grande maison de maître de la première moitié du XIXe siècle. Pilastres à chapiteaux doriques simples.
- nos 6, 8, 10 : maisons probablement du XVIIIe siècle et formant une seule habitation à l'origine.
- n° 4 : bâtisse néo-classique du XIXe siècle, construite à l'emplacement du couvent des Sœurs Grises, dont un mur vient d'être dégagé grâce à de récentes démolitions. Il mériterait

d'être mis en valeur. (Le couvent des Sœurs Grises hospitalières fut établi en 1511 et subsista jusqu'en 1798).

#### Rue de Piétrain

- n° 2 : style Empire. Début du XIXe siècle.
- Ici se termine notre promenade... Mais il y a encore d'autres rues et d'autres coins à découvrir ! Nous n'avons pas la prétention d'avoir tout vu ni tout dit. Nous nous sommes limités à l'essentiel. Toutefois, si nos indications, volontairement incomplètes, ont pu éveiller l'intérêt, notre but est atteint.
- Les curieux et les chercheurs trouveront d'amples détails dans le tome 2 du « Patrimoine Monumental de la Belgique », éditions Solédi, 1974, qui a été l'une de nos principales sources.

4\* Voir également « Brabant » nos 1, 2 et 4 1978.



Ci-contre : Avenue F. Charlot n° 23 : importante maison de maître du XIXe siècle.

En bas, à gauche : Rue du Bosquet n° 5 : grosse maison bourgeoise de style classique des XVIIIe et XIXe siècles, avec pilastres d'angle.

En bas, à droite : Rue de Piétrain n° 2 : belle maison à double corps, de style Empire. Elle date du début du XIXe siècle.





# Multipl splendeurs d'un marais brabançon

par Geneviève STEENEBUGGEN

DEPUIS 1970, il est beaucoup question de pollutions, nuisances, dégradation des sites, de la flore, de la faune. Heureusement, notre Brabant possède encore quelques îlots de verdure et, parmi eux, ô chance, quelques terres marécageuses. O chance, parce que les habitats aquatiques ont fort diminué dans nos pays hautement industrialisés.

On peut donc se réjouir lorsque, au hasard d'une promenade, une fraîcheur soudaine de l'air nous fait deviner un étang, une mare, un marécage... Laissons les esprits chagrins maugréer sur l'inutilité d'une pareille terre, les inconvénients des moustiques ou l'humidité et allons-y. Le marais qui nous intéresse aujourd'hui est situé sur les territoires des communes de La Hulpe et Ohain, approximativement 4 hectares de roseaux (phragmites) sur les bords de l'Argentine. Si l'on en croit certains auteurs, il remplace un lac qui existait encore au XV<sup>e</sup> siècle : « le vivier de

Gaillemarde » d'où l'on tira 500 carpes dans les années 1403-1404. Cet étang couvrait 2 bonniers et demi ; on ne sait ni quand ni comment il disparut. Plus tard et jusqu'il y a 20 ans, un hectare fut drainé et utilisé comme prairie par les cultivateurs riverains ; depuis, la végétation a eu le loisir d'y pousser sans contrainte.

Il y a plusieurs façons de considérer un marécage, celle du temps de l'école buissonnière où les roseaux jouaient le rôle de savanes, les canards étaient de féroces rapaces, la rivière peuplée de poissons carnivores, et où l'on y avançait, à petits pas, reliés par une corde, le plus hardi devant, sondant le sol pour ne pas tomber dans d'imaginaires sables mouvants. Mais quand est fini le temps des jeux, il reste et on ose espérer qu'il restera toujours un site qui n'a d'autres maîtres que les saisons où les matins d'hiver enfilent des perles sur les fleurs mortes des roseaux, où les bandes de foulques peu-

vent trouver le coin caché et y faire leur nid.

Avril, l'humus et l'eau se réveillent, là où le sol est un peu sec ; dans les talus montent des bourgeons de terre, ce sont les taupes qui signalent leur présence, c'est la saison dorée où le populage ou souci des marais est roi ; il a installé ses appartements au bord d'un ruisseau parallèle à la rivière et règne sur le minuscule peuple des lentilles d'eau, ces petites plantes qui recouvrent les eaux stagnantes d'un beau gazon trompeur.

Ce gazon cache la vie des innombrables insectes et larves, parmi eux, la vorace larve de libellule et le notonecte qui peut prendre son envol directement de la surface de l'eau ; il est, en quelque sorte, l'inventeur du sous-marin volant. Un niveau plus bas, c'est le domaine vaseux de l'anodonte, énorme cousine de notre moule nationale ; cette moule d'eau douce a pour compagnon un escargot à très fine coquille



blanche. En mai fait ce qu'il te plaît ! C'est bien là l'intention des roseaux qui décident de cacher les fleurs de notre populage, en dépliant leurs tiges vert clair encore souples. A partir de cette saison, le roseau dominera le marais ; c'est une des plantes les plus utiles des berges ; ses rhizomes empêchent celles-ci de s'éroder. Parmi l'abondance de floraison colorée s'ouvrent les fleurs des prêles des marais. Ces humbles descendants des prêles du carbonifère atteignent péniblement un mètre de hauteur, alors que leurs ancêtres de nos pays en avaient le double. Les floraisons de cardamine et d'épiaire nous amènent en juin et aux cressonnières. Par deux fois, des courageux ont entrepris d'aménager des bassins dans les sources ; manque de rentabilité pour un travail trop dur ? Toujours est-il qu'elles sont abandonnées et c'est la cirse qui a remplacé le cresson. Sur les bords de la rivière, l'arum maculatum ou pied de veau finit

sa floraison ; cette plante vaut que l'on s'y attarde, elle possède un piège à insecte : le moucheron, attiré par le nectar, glisse du pistil au fond de la fleur, dans ses efforts pour remonter, il se couvre de pollen et, délivré, ira féconder d'autres arums, ce qui aura pour conséquence l'apparition, à l'arrière-saison, de baies rouges très vénérées. Juin est aussi le mois de la morelle douce-amère. Attention, cette cousine de notre pomme de terre est également vénérée ! Par contre, le scrofulaire, aux fleurs très peu spectaculaires, fut un remède très apprécié contre la gale et les hémorroïdes. L'épilobe domine la floraison de juillet et dispute le trône avec la « reine des prés ». La floraison associée de ces deux plantes a tenté maints photographes amateurs. Les mois d'août et de septembre voient s'ouvrir les fleurs de roseaux et d'ombellifères ; c'est aussi le dernier mois de vie du beau papillon « Machaon » dont les chenilles se nour-

rissent des feuilles de ces ombellifères.

Et voici octobre, début pour notre marais, de sa saison de repos ; les couleurs et richesses de floraison feront place aux effets mystérieux de la brume, les tiges mortes s'alourdissent de gouttes et se préparent à leur futur destin d'humus. La terre est prête à recevoir une vie condensée, les matins annoncent la floraison du givre, mais si notre marais sent l'hiver, il restera le lieu de passage des hérons et canards colverts qui font la navette entre les étangs.

Nous le laisserons reposer en lui souhaitant une bonne année et surtout... une bonne santé.

A partir du mois de mai, le roseau domine le marais de Gaillemarde formant un immense tapis de près de 4 hectares.





Le  
centenaire  
du  
Maître  
Georges  
Van Zevenberghen

par Yvonne du JACQUIER  
archiviste honoraire  
de Saint-Josse-ten-Noode



GEORGES Van Zevenberghen est né à Molenbeek-Saint-Jean, le 30 novembre 1877. Il est décédé à Saint-Josse-ten-Noode, rue du Marteau, 4, le 8 septembre 1968.

Entre ces deux dates, sèches affirmations administratives, un roman s'est déroulé ; la merveilleuse aventure que constitue toute vie d'artiste, même lorsqu'il est modeste, et particulièrement celle d'un homme qui fut, comme c'est le cas, un véritable maître.

Rien apparemment ne destinait Van Zevenberghen à une carrière artistique. Gamin, il vivait dans un milieu petit bourgeois où l'art n'avait guère de place. Et pourtant, alors déjà, il rêvait de dessin, de peinture. D'où lui vint cet attrait ? On serait bien en peine de le dire ; l'esprit souffle où il veut ; il souffla sur Molenbeek-Saint-Jean.

A vrai dire, s'il n'y avait pas d'artiste dans l'ascendance directe de l'enfant, il y en avait un — et prestigieux — en la personne d'un cousin par alliance, Jan Stobbaerts. Mmes Van Zevenberghen et Stobbaerts étaient apparentées et, lorsque Stobbaerts vint d'Anvers, se fixer dans la capitale, le petit Georges accompagna sa mère en visite ; c'est alors, sans doute, que jaillit le feu qui couvait en lui. L'atelier le fascinait ; il tournait autour du chevalet, contemplait les tableaux ébauchés, se risquait même à quelques traits sous l'œil un peu narquois de Stobbaerts.

Les rêves vagues du gamin, petit à petit, prennent forme ; il sait, il sent que, lui aussi, un jour, il peindra. L'atelier de Stobbaerts ouvre les premiers horizons. Une visite au Musée de la rue de la Régence complète l'émer-

veillement. Dès qu'il peut s'échapper, il y retourne, il s'y attarde. Ce grand palais l'impressionne, mais le désir de voir et d'apprendre le stimule.

Les parents, dès que l'enfant eut terminé ses classes, auraient voulu l'orienter vers une profession solide. Avec obstination il demanda, il supplia et obtint enfin l'autorisation de suivre les cours de l'Académie de Molenbeek-Saint-Jean d'abord et, plus tard, de l'Académie royale des Beaux-Arts, rue du Midi, à Bruxelles.

En plus de ses cours, Van Zevenberghen continuait de se rendre non seulement au Musée de Peinture, mais aussi aux Musées du Cinquantenaire où il passait des heures, des journées à dessiner d'après les antiques.

Le jeune homme se passionnait pour ce travail librement choisi, mais il était

hostile aux contraintes académiques ; il fut souvent en conflit avec ses professeurs et l'inévitable arriva : il fut renvoyé. A cette époque, on ne badinait pas avec la discipline. Il fut très ébranlé par ce renvoi ; il se prit à douter de lui-même, de sa vocation.

Son admiration pour Stobbaerts était restée intacte et c'est auprès de lui qu'il se réfugia, reprit courage et continua de se former.

Jan Stobbaerts habitait Schaerbeek, mais il se rendait très souvent à Woluwe-Saint-Lambert dont la campagne lui fournissait de nombreux sujets de tableaux. Il s'y rendait à pied, paisiblement, par des chemins encore tranquilles. Désormais, il eut un compagnon auquel d'ailleurs il apprit à communier avec les champs, les prairies et les braves bêtes douces qui rumaient dans

les pâtures.

Petit à petit, en compagnie si efficiente, Van Zevenberghen reprit courage et, de nouveau, il crut à sa vocation. Jour après jour, il s'assimila le métier du maître. Il s'essaya lui aussi à faire vivre sur la toile la nature qui, autour de lui, s'embellissait de toute la fine lumière argentée du Brabant.

Avec Stobbaerts, il pénétra dans les étables où le soleil dorait la paille des litières, dans les cuisines campagnardes où brillaient les cuivres. Par moments, le disciple se muait en modèle et c'est lui que l'on peut reconnaître en maints tableaux, tenant le personnage d'un garçon de ferme ou d'un palefrenier.

Bien que d'âges différents, les deux hommes étaient faits pour sympathiser, pour se compléter ; auprès du Stobbaerts taiseux, Van Zevenberghen don-

En page de gauche : Georges Van Zevenberghen : « Autoportrait » (1959).

Ci-dessus : l'atelier du peintre semble attendre encore le retour du maître.

nait libre cours au fond d'espièglerie qui était en lui ; il se révélait disert, un peu gavroche, plaisant, mais souvent caustique et mordant, caractéristiques qu'il conserva toute sa vie.

Les toiles de Stobbaerts étaient soigneusement, patiemment travaillées. Van Zevenberghen, novice, cédait aux impulsions juvéniles. René Janssens, dans la revue *Le Flambeau*, rapporta cette anecdote : un jour, tout faraud, Van Zevenberghen montra à son maître une toile qu'il assurait avoir peinte en trois heures. Stobbaerts regarda longue-



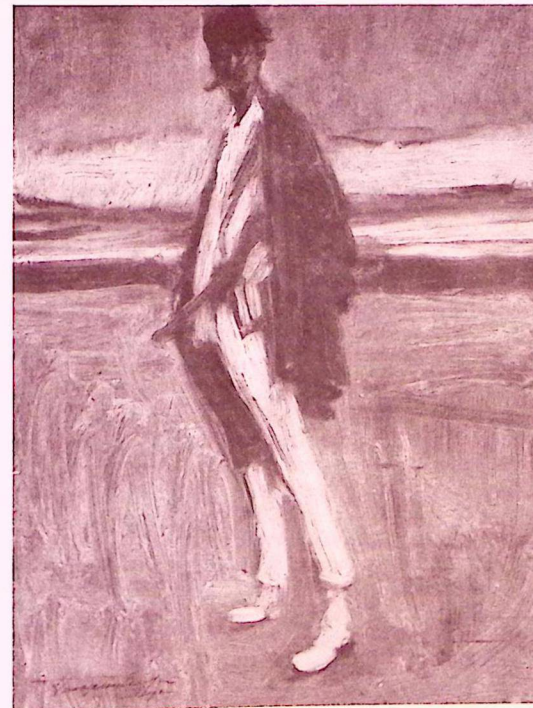


Ci-centre : Georges Van Zevenberghien : « L'enfant mort » (22-10-1901).

En page de droite : quelques œuvres typiques du grand peintre bruxellois.

En haut, à gauche : « Ruelle à Louvain » (1906); à droite : « Femme au miroir » (1914).

En bas, à gauche : « Teddy Verlinden » (Duinbergen, 1922); à droite : « Atelier de confiseur » (1927).



ment le tableau puis laissa tomber cette phrase qui le résume tout entier : « En trois heures, mon garçon ? Eh bien, maintenant il faut tâcher d'apprendre à faire la même chose en trois semaines ! ».

Van Zevenberghen enthousiaste, spontané, mais aussi tenace, a su profiter de cette sage leçon. Il a œuvré avec persévérance, maîtrisant toutes les difficultés du métier. Son ascendance flamande avait mis dans son berceau le goût des couleurs chaudes et vibrantes. La culture, certes, avait manqué à son enfance, mais par des lectures, des voyages, des visites de musées, il s'éleva au fil de sa longue vie. Malgré sa profonde admiration pour Stobbaerts, il s'intéressa à d'autres méthodes, subit des influences morales et intellectuelles. Tout en gardant, comme son maître, une vision réelle des choses, il s'affine et s'éloigne par moments de la simple nature, pour s'attaquer à des sujets plus cérébraux ou plus spiritualisés. Van Zevenberghen est un exemple mar-

quant de ce que peut devenir un artiste qui s'est nourri aux sources, qui a étudié les maîtres en profondeur mais qui, lesté d'un métier sûr, a su libérer sa propre nature et n'être bientôt plus que lui-même avec tout ce qu'il a de meilleur et de plus original.

Celui qui, à Woluwe, avait peint en plein champ, adoucit ses contours, affine ses effets de lumière, campe des scènes d'intérieur ou des natures mortes. Il tâte de tous les genres et y excelle. Sans être jamais anecdotique, il sait user de la présence humaine. En certaines toiles, il crée une atmosphère très douce ; en d'autres, il montre une étonnante vigueur.

Comme tant d'autres, Van Zevenberghen est allé à Paris, s'est intéressé aux écoles françaises ; il est allé à Rome dont la lumière l'a séduit, mais Dieu merci, il a su rester avant tout un peintre de chez nous, sans céder aux modes passagères. Louvain lui fournit aussi de nombreux sujets d'inspiration ; au début du siècle, il se sentait à l'aise parmi cette popula-

tion qui avait gardé encore de nombreuses traditions. Le patrimoine provincial possède, entre autres, une fort belle toile représentant une vieille paysanne portant dévotement à l'autel marial les fleurs de mai.

L'élève un peu rebelle de l'Académie, le disciple de Stobbaerts, fait son chemin. Il expose, en 1903, au Salon triennal de Bruxelles un intérieur de cuisine (le sujet rappelle encore Stobbaerts) et un portrait d'homme qui, dès 1904, fut acquis par le Musée d'Art moderne. En 1905, il obtint la médaille d'argent à l'exposition internationale de Liège avec sa Laveuse de Vaisselle qui fut acquise par le comité de l'exposition. Médaille d'argent aussi à l'exposition de 1910 à Bruxelles.

Et dès lors, c'est le succès grandissant, les expositions personnelles.

En 1933, il rentre à l'Académie royale des Beaux-Arts qu'adolescent il avait dû quitter dans un claquement de portes, mais cette fois, il y revient comme professeur. Et ceci est la revanche de cela





Georges Van Zevenberghen : « La veuve » (Patrimoine de la Province de Brabant).

Il y pensa certainement en franchissant pour la première fois le seuil de sa classe.

L'hommage suprême lui advint en 1946 lorsqu'il fut élu à l'Académie royale des Beaux-Arts de Belgique.

Dans sa jeunesse, Van Zevenberghen avait été remarqué par le mécène Henri Van Cutsem et surtout par son héritier et successeur Guillaume Charlier qui appréciait l'homme et le peintre. L'homme qu'il accueillait dans l'intimité de son foyer ; le peintre auquel il acheta de nombreuses œuvres, notamment une toile intitulée « La Chinoise » ; elle représente une cousine de Guillaume

Charlier qui s'était amusée à se travestir au moyen de magnifiques vêtements chinois qui font encore partie des collections du Musée Charlier.

A l'occasion du centenaire de Georges Van Zevenberghen, le Collège échevinal de Saint-Josse-ten-Noode a décidé d'organiser une grande rétrospective de ses œuvres. L'artiste a habité la commune pendant plus de trente ans ; il fut un familier du Musée Charlier. C'est donc à juste titre que cet hommage lui sera rendu dans cette maison qu'il hanta si souvent.

L'exposition aura lieu avec un an de retard, en automne 1978, pour correspon-

dre avec le cinquantième anniversaire de l'ouverture de l'Hôtel Charlier au public.

Nous n'avons connu Van Zevenberghen que dans ses dernières années. Il était malgré l'âge avancé, demeuré un grand travailleur. Nous avons été frappée par la vigueur de son dessin et par l'extraordinaire fraîcheur, par l'éclat de ses couleurs.

Et, comme tout homme, en ses dernières années, se plaît à retourner à ce qui illumina sa jeunesse, il advenait au maître, après tant d'années de détours, de s'amuser à peindre... à la manière de son maître Jan Stobbaerts.

# Promenades à ORP - JAUCHE

par Gilbert MENNE



Orp-le-Grand : la Chapelle Sainte-Adèle au pied de laquelle jaillit une source dont les eaux sont réputées souveraines pour la guérison des maladies des yeux.

**La Promenade des Grottes** (couleur rouge) commence Grand-Place à Jauche et vous conduira aux grottes de Folx-les-Caves en passant par Enines.

## Promenade des Sarrasins (10 km)

**Orp-le-Grand**, dont le nom tire probablement son origine de « Oud-dorp » (vieux village), fut habité depuis la plus haute antiquité.

Les fouilles ont permis de ramener au jour de nombreux objets néolithiques, un cimetière franc ainsi que les restes d'une villa gallo-romaine.

Le remarquable **Musée archéologique régional** situé près de la Maison communale abrite une grande part des trouvailles. Sa visite constitue une très bonne introduction à votre randonnée.

Au Moyen Age, Orp dépendait du duché de Brabant. La « Franke Ville d'Orp » reçut ses franchises au XIVe siècle.

Elle fut très fréquemment pillée par le passage des armées sur son territoire. Seul le courage de ses habitants lui permit de relever ses ruines.

Suivez à gauche la **rue J. Hagnoul** jusqu'à la **cure**. Il s'agit d'une belle ferme hesbignonne composée de deux bâtiments reliés entre eux par une arcade et entourés d'un parc splendide et d'un verger. Elle fut occupée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime par les percepteurs de l'abbaye d'Heylsem. Datée 1721 pour les dépendances et 1788 pour le corps d'habitation, elle fut adaptée au XIXe siècle.

Prenez à droite la ruelle de la cure vers le lieu dit « Pâ d'so l'eow » (par en-dessous de l'eau), vous cheminerez en pleine nature, le long des berges de la Gette. Au bout de la ruelle, quittez le sentier pour gagner le centre du village. La place est dominée par l'**église dédiée aux Saints Martin et Adèle**. C'est un remarquable édifice de style roman, sans conteste l'un des plus beaux exemples de l'art roman brabançon. On y retrouve divers aspects propres à certaines églises rhénanes, comme la cathédrale de Spire.

Cette merveille ne nous est hélas pas parvenue intacte. Le terrible incendie de mai 1940 n'en laissa que les murs ; tout le mobilier fut détruit. Pour cette raison, lors de la restauration, les spécialistes décidèrent de la réédifier selon son état primitif du XIIe siècle, en se basant sur les découvertes faites lors du dégagement des ruines. L'église romane a succédé en fait à deux constructions préromanes dont la première, dédiée à saint Martin, remonte au VIIe siècle lors de la fondation d'un monastère par sainte Adèle. Détruit

**B**LOTTIE au creux de la vallée de la Petite Gette, la nouvelle entité d'Orp-Jauche vous propose trois promenades touristiques à travers des sites pittoresques et de splendides paysages en pleine nature.

Ces promenades ont été balisées par les soins de la Fédération Touristique du Brabant, en collaboration avec le Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon, le Syndicat d'Initiative et l'Administration Communale d'Orp-Jauche.

**La Promenade des Sarrasins** (couleur orange) prend son départ à la Maison communale d'Orp-Jauche, suit le cours de la Petite Gette jusqu'à Maret et revient à travers champs à Orp en passant par Marilles.

**La Promenade du Biamont** (couleur jaune) débute au même endroit et vous mènera vers Orp-le-Petit et Jandrain.





vers le IXe ou Xe siècle, le bâtiment fut reconstruit et dédié également à sainte Adèle. La dernière église fut construite au XIIe siècle en forme de croix latine. Parmi les matières utilisées se mêlent, pour les parties anciennes, le tuffeau, le grès, le silex et le quartzite, provenant des carrières locales, et les briques pour les parties plus récentes. Lors de la restauration d'après-guerre, on découvrit sous le chœur une magnifique **crypte** comblée, dont la tradition locale avait toujours affirmé l'existence longtemps après sa disparition; elle est voûtée d'arêtes par de beaux piliers cruciformes. Arrêtez-vous un instant pour admirer la légèreté de la **nef centrale** divisée en six travées; l'ensemble est d'une harmonie remarquable. Un arc de triomphe porté par des piliers à base cruciforme sépare la croisée de la nef. Cette croisée s'ouvre au nord comme au sud vers le transept par des arcs géminés sur un pilier central, chose exceptionnelle en Belgique. Une autre par-

ticularité de l'église d'Orp est la forme de l'abside. Généralement, les absides romanes sont de forme semi-hémisphérique, or celle d'Orp est polygonale. Ce chœur est orienté à l'est et les premiers rayons de l'aube viennent caresser les bords de l'autel. Cette disposition particulière donne parfois naissance à des dictons populaires tels que celui-ci : « quand l'autel est éclairé par le soleil à la Chandeleur, l'hiver reprend vigueur ».

Le bâtiment comportait à l'origine deux clochers. Un incendie aurait détruit le clocher méridional en 1674; il ne fut jamais reconstruit.

**Revenez aux rives sinueuses de la Gette**, en reprenant la ruelle, jusqu'au vieux Moulin à eau, appelé « **Moulin Joachim** ». Son origine remonte déjà à l'an 1278, lorsqu'il est cité dans un document comme moulin banal des ducs de Brabant.

Il fut brûlé en 1637 par la garnison hollandaise de Maastricht

mais reconstruit plusieurs fois. La roue du moulin est malheureusement manquante.

Ce quartier du village est nommé « la Vallée ». Chaque année, ses habitants élisent leur « Maire » et fêtent leur bonne géante « Adèle », épouse du géant « Théo » d'Orp-le-Petit, desquels est né un fils : « Mitchi ».

Les flots argentés de la Gette vous conduisent jusqu'au charmant hameau de **Maret**, situé au confluent de la Gette avec le ruisseau de la Bacquelaine venant de Lincen. Le

**En page de gauche** : Orp-le-Grand : l'église dédiée aux saints Martin et Adèle est l'un des édifices les plus représentatifs de l'art roman en Brabant wallon. Ses dimensions somme toute considérables, pour une localité de moyenne importance, trouvent leur origine dans le culte séculaire dont fait toujours l'objet la bienheureuse moniale dénommée Adèle.

**Ci-dessous** : sous le chœur de l'église d'Orp-le-Grand se développe une magnifique crypte romane, divisée en trois nefs rythmées par des piliers cruciformes.

nom de cette localité proviendrait précisément du mot « marescum » qui signifie « marais ».

Le **moulin à eau** est cité également en 1278; plusieurs fois détruit; il n'est plus en activité.

**Tournez à gauche par la rue Henri Pirard** vers la place. Remarquez au passage quelques anciennes fermes typiques et des maisons du XVIIIe siècle. Une des ailes de la place est occupée par le **home intercommunal Eugène Malevé**, installé dans une ancienne ferme, flanquée d'une tour carrée. Ce nom est celui d'un ancien bourgmestre d'Orp qui légua ses biens à la communauté, en 1908.

**L'église Saint-Pancrace** date de 1780.

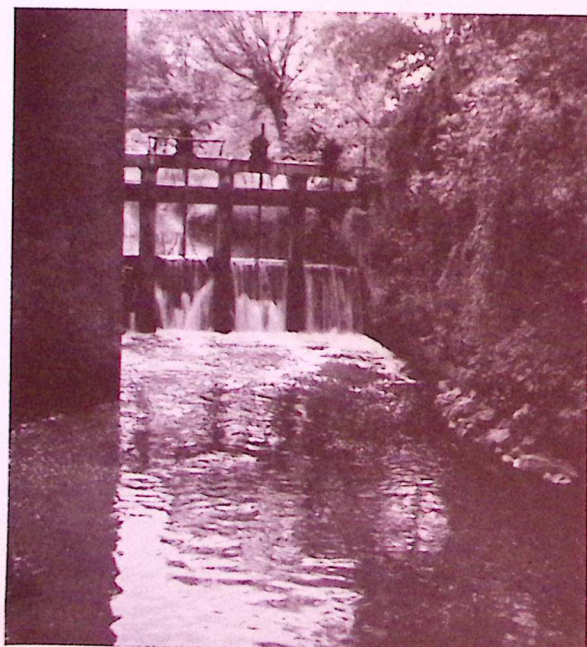
**Tournez à gauche et longez la ferme Houart par la « chavée aux Lapins »** et suivez le chemin de terre qui s'engage au milieu des champs de bonne terre hesbignonne.

**Au lieu dit « au gibet »**, vous trouverez le chemin de béton allant d'Orp à Noduwez. Cet endroit isolé servait autrefois de lieu d'exécution des brigands.

Prenez votre temps pour contempler le paysage.







Ci-dessus : la Promenade des Sarrasins ménage de-ci de-là de superbes échappées sur la riche et belle campagne hesbignonne.

Ci-contre : la Petite Gette a servi pendant des siècles de force motrice à de nombreux moulins à eau, tel celui de Maret, déjà cité en 1278 et qui fut utilisé pour la mouture du grain jusqu'à ces dernières années.

En page de droite, en haut : vue insolite de la charmante église romane de Marilles. Cette photo originale a été prise de la cour intérieure de la très belle ferme située en contrebas du sanctuaire.

En page de droite, en bas : ruines de la Tour Gollard considérée comme une des « Tours dites des Sarrasins ». Ses origines remontent probablement au XIIIe siècle.

Vous allez arriver dans une cuvette humide située aux bords du ruisseau de Gollard près duquel se trouvent les ruines de la **Tour Gollard**. Cette ancienne tour dite « sarrasine » de type massif remonte probablement au XIIIe siècle. Cet endroit marécageux est situé sur la frontière entre le duché de Brabant et la principauté de Liège. Cette tour aurait fait partie d'un château, avec une ferme, un moulin à eau et une chapelle. Ce bien appartenait aux seigneurs de Gollard, hommes-liges du duc de Brabant. Transmis par la suite à d'autres familles, les bâtiments tombèrent en ruine au XVIIIe siècle.

Par les rues du **Warichet** et des **Quilles**, vous entrez dans le village de **Marilles**. La jolie petite église romane attire immédiatement les regards. La nef centrale date probablement du XIIe siècle. Le chœur gothique remonte au XVe siècle. Le sanctuaire fut modifié à diverses reprises.

Le bâtiment est entouré de splendides tilleuls et de deux fermes du XVIIIe siècle, dont une remarquable grange à colombages nommée **Dimeresse**. Cette dernière ferme, de par sa situation en contrebas de l'église, sise sur un tertre, est typique pour la région comme illustration d'un premier noyau domanial.

L'ensemble architectural de la place vaut le coup d'œil. Prenez la rue de l'Eglise, tournez à gauche dans la Fontenelle et engagez-vous sans crainte dans la rue d'Enfer ; elle vous ramène en pleine nature, avec des champs à perte de vue.

La rue Corbut et la rue Sainte-Adèle vous conduisent enfin à la **Chapelle Sainte-Adèle** et à sa source miraculeuse.

Adèle, née entre 620 et 650 en Hesbaye, serait d'origine noble. On a même avancé qu'elle était la fille de Dagobert II, roi d'Austrasie. Elle prit le voile à l'abbaye de Nivelles et



fut envoyée à Orp pour y fonder un monastère. Elle y mourut, ayant mené, aux dires de ses hagiographes, une vie de sainte. De son vivant déjà des faits miraculeux se produisirent. Sainte Adèle est surtout invoquée pour guérir les affections des yeux.

La légende prétend que, née aveugle, elle recouvra la vue sur le tombeau de saint Lambert. Près de la source fut bâtie au XIXe siècle une chapelle de style néo-gothique. Depuis des temps immémoriaux, le premier dimanche d'octobre de chaque année, une procession transporte solennellement le reliquaire contenant les restes de la sainte de l'église d'Orp jusqu'à la source miraculeuse. Ce pèlerinage coïncide traditionnellement avec la kermesse « del Sint Mitchi ». A cette occasion, les géants locaux font une sortie animée par les Fanfares Royales d'Orp-le-Grand (fondées en 1871). Le boudin vert aux choux frisés, préparé suivant une vieille recette remontant au Moyen Age, fait partie de cette coutume pour la plus grande joie de ses nombreux consommateurs !

Par la rue du **Pirchat**, vous rejoignez le parc de la Maison communale, point de départ de notre promenade.

(à suivre)



# L'Arboretum de Kalmthout

L'ARBORETUM de Kalmthout, situé à une bonne vingtaine de kilomètres au nord d'Anvers, possède l'une des collections les plus complètes d'arbres et d'arbustes du Benelux.

La collection d'arbres est surtout connue dans le monde pour le nombre important d'exemplaires rares.

L'échange de plantes pratiqué avec plus de 250 institutions botaniques permet d'enrichir et de rajeunir régulièrement les collections existantes.

Charles Van Geert, qui possédait une pépinière connue à Anvers, décida de se fixer à Kalmthout, où le sol était nettement plus favorable à la culture des Conifères et des nombreuses Ericacées.

La pépinière, qui devait devenir quelques années plus tard, la Société Horticole de Calmpthout, connu, après une période de gloire, un déclin très rapide pendant les années 30. On s'efforça de garder les plantes-mères et celles-ci furent le point de départ des collections actuelles.

Les frères G. et R. de Belder acquièrent l'Arboretum en 1952. Ils s'efforcèrent tout d'abord de libérer les vieux spécimens et entreprirent ensuite de compléter les collections. Après quelques années de soins laborieux, de fumage approprié et de renouvellement du drainage, le jardin se remit à revivre. A partir de 1954, Madame Jelena de Belder, ingénieur agronome de l'Uni-

versité de Zagreb, donna un sérieux coup de fouet au renouveau de l'Arboretum. Son influence se remarque surtout dans les associations de plantes et de couleurs, tandis que Robert de Belder s'est avant tout préoccupé des collections et de la structure d'ensemble. C'est pour cette raison que l'Arboretum n'est pas né d'un dessin, mais s'est développé au sein et autour d'éléments existants. C'est pourquoi il s'en dégage une impression de calme et d'harmonie. On s'est efforcé de ne pas scinder les familles de plantes et de leur associer des plantes herbacées tant indigènes qu'exotiques. Aucun ordre systématique n'est suivi, ce qui est assez inhabituel, comparé aux exemples traditionnels des jardins botaniques européens.

L'accent est mis avant tout sur les aspects esthétiques et écologiques et, en l'occurrence, sur la mise en valeur des beaux exemplaires adultes. Plantes complémentaires, couvre-sols, herbacées et arbustives sont employées très fréquemment.

L'Arboretum a une superficie de 10 ha. Cette étendue ne permet pas de donner une place à toutes les plantes ligneuses. Ceci justifie la limitation des collections aux espèces suivantes : les Rhododendrons et autres Ericacées, beaucoup de Rosacées (Malus, Pyrus, Prunus, Rosa, Sorbus, Chaenomeles), Betula, Acer, Magnolia, Hamamélis et de nombreux Conifères.

Chaque saison peut fasciner le visiteur, parce que les propriétaires ont tenu compte des floraisons successives. Les Hamamélis sont en fleur en plein hiver (janvier-février). Ils sont suivis des Rhododendrons, lesquels fleurissent avec les Azalées jusqu'à la fin du mois de mai. Viennent ensuite les Roses (espèces et anciens cultivars). Il ne faut pas oublier les plantes décoratives de printemps qui fleurissent simultanément, c'est-à-dire les cerisiers, pommiers et les cognaciés japonais. Cette floraison va de pair avec celle de nombreux petits bulbes de printemps tels que les narcisses. L'été, le visiteur peut admirer les nombreuses variétés de bruyères et les Hydrangeas. L'automne est à nouveau un point culminant, où le feuillage revêt sa parure automnale et où se marient les tons cuivrés et les couleurs scintillantes des baies de Sorbus, Cotoneaster, Malus et autres.

L'Arboretum de Kalmthout est très certainement le plus attrayant au printemps et en automne. Il est intéressant de souligner l'importance du matériel didactique mis à la disposition des architectes de jardin, des amateurs de plantes, des pépiniéristes et des spécialistes. Ceux-ci peuvent se rendre compte du développement de jeunes plantes offertes par les pépinières.

Les collections extensives permettent de réaliser un travail de sélection intéressant, soit par croisements intentionnels, soit par sélections. Le but poursuivi reste, dans les deux cas, l'obtention de formes meilleures. Des nouvelles variétés de Rhododendrons, d'Hamamélis et de Prunus ont déjà été mises à la disposition de différentes stations de recherches et de pépinières tant dans le pays qu'à l'étranger.

Au cours de ces dernières années, plus d'une centaine d'étudiants ont fait un stage à Kalmthout. Ils y travaillent en collaboration étroite avec le personnel permanent et participent à toutes les activités. Ils prennent part au développement des plantations tout en approfondissant leurs connaissances personnelles.

L'Arboretum de Kalmthout est ouvert au public depuis plus de 20 ans. Celui-ci n'a cessé de lui témoigner un intérêt croissant. Des groupes belges et étrangers peuvent y être guidés par des guides avertis.

Tout récemment la gestion de l'Arboretum a été confiée à une A.S.B.L., qui a pris en charge les destinées et l'expansion de ce magnifique jardin.

## Renseignements pratiques

**L'Arboretum de Kalmthout est ouvert au public :**

**en mars et avril :** les samedis, dimanches et jours fériés, de 13 à 17 heures ;  
**en mai, juin, juillet et août :** les mercredis, jeudis et samedis, de 13 à 19 heures ; les dimanches et jours fériés, de 9 à 19 heures ;

**en septembre et octobre :** les samedis, dimanches et jours fériés, de 13 à 17 heures.

## Visites de groupes

Les groupes bénéficieront de conditions spéciales moyennant accord préalable du secrétariat. Ils pourront visiter le jardin en compagnie de guides expérimentés. Prendre rendez-vous en vue de fixer les jours et heures de ces visites guidées soumises à un prix forfaitaire.

## Droits d'entrée

Adultes : 40 F.

Enfants de 6 à 14 ans : 25 F.

Groupes d'au moins 15 personnes : 25 F par personne.

A l'attention des férus de mycologie, mais aussi des nombreux amateurs de champignons, signalons qu'une très intéressante exposition placée sous le thème : « **Le champignon, ami ou ennemi de l'homme** » se tient présentement dans le nouveau complexe de l'Arboretum de Kalmthout. Cette exposition, organisée avec le gracieux et précieux concours des Royal Botanic Gardens, restera ouverte jusqu'au 15 novembre 1978.

## Jours et heures de visite de l'exposition :

Samedis, dimanches et jours fériés, de 13 à 17 heures.

En semaine, uniquement sur rendez-vous et pour les groupes et écoles seulement (tél. : (031) 66 67 41).

## Droits d'entrée à l'exposition :

Adultes : 25 F.

Enfants accompagnés : 10 F pour les enfants de 6 à 14 ans ; gratuit pour les moins de 6 ans.

Groupes d'au moins 15 personnes : 10 F.

Pour les visites guidées, se mettre en rapport avec Madame Fabry, tél. : (031) 64 36 00.

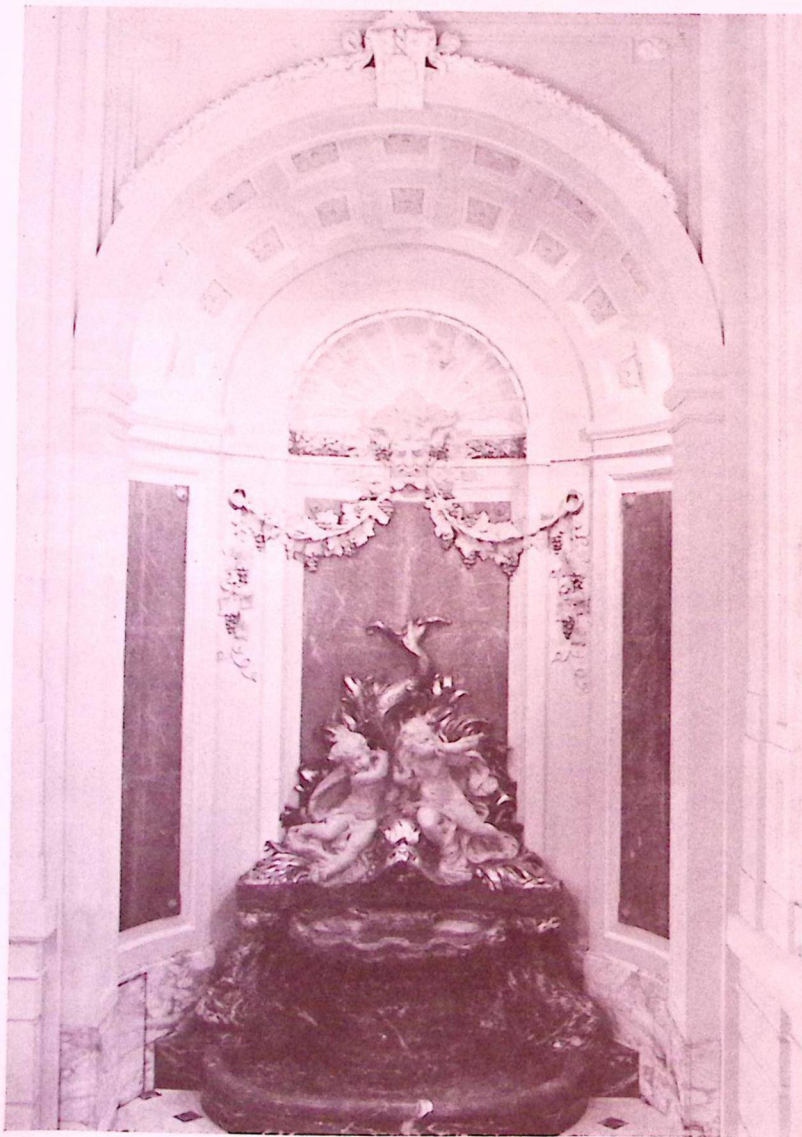


L'Arboretum de Kalmthout est fascinant en toutes saisons. C'est ainsi qu'au printemps, par exemple, le visiteur pourra contempler, entre autres, les cerisiers du Japon en fleurs (photo ci-dessus) tandis qu'en hiver, c'est au tour des « towerhazelaar » notamment de se couvrir de fleurs très décoratives (photo ci-dessous).





# Petite fiche technique du Musée Bellevue à Bruxelles



**E**N une sorte d'avant-première, nous avons publié dans le numéro 1/1978 de notre revue et cela plusieurs semaines avant son inauguration officielle en tant que musée une très intéressante étude de notre excellente collaboratrice, Geneviève Hemeleers, sur l'Hôtel de Bellevue, converti depuis peu en annexe des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles, et abritant, de nos jours, d'estimables objets se rapportant à la vie des XVIIIe et XIXe siècles. A l'époque toutefois où notre correspondante a rédigé son article (automne 1977), certains salons et diverses salles étaient encore en cours d'aménagement de sorte qu'il lui était impossible de dresser un tableau complet des collections exposées. Pour le même motif, les jours, heures et prix des visites ne purent être définitivement fixés et publiés dans le numéro précité de notre périodique.

Aujourd'hui, heureusement, grâce à la bonne obligeance de Madame Anne-Marie Mariën-Dugardin, conservateur de la section des céramiques aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire (voir notice descriptive ci-après) et de M.A. Gubbels pour les renseignements pratiques publiés in fine, nous sommes en mesure d'apporter quelques précisions complémentaires qui permettront à nos membres de visiter ce captivant musée en pleine connaissance de cause.

« C'est ainsi qu'au rez-de-chaussée, un salon du milieu du XVIIIe siècle offre un cadre intime grâce à sa décoration comportant six toiles peintes à la manière de J.A. Garemijn (peintre brunois 1712-1799). Le clavecin de Ruckers (XVIIe siècle) invite à écouter du Bach ou du Mozart.

De part et d'autre de ce salon s'ouvrent

En page de gauche : cette ravissante fontaine animée de putti orne le premier palier de l'Hôtel de Bellevue à Bruxelles. Rappelons que cet hôtel, converti en musée, occupe l'un des angles de la place Royale.

Ci-contre : Musée Bellevue : tout l'art de la table du début de XVIIIe siècle à Napoléon III est évoqué dans cette salle du premier étage.

deux salles, l'une consacrée aux accessoires de toilette, l'autre évoquant, en quelque sorte, une volière.

Dans la première, une profusion de bijoux, d'éventails, de boîtes, de montres, de châtelaines, d'étuis et de carnets de bal, de boutons d'habit, des pots à fard, des bassins et leurs aiguères émerveillent par l'ingéniosité des techniques et des décors. Deux très beaux voiles de mariée en dentelle de Bruxelles du XIXe siècle rappellent cet art si réputé.

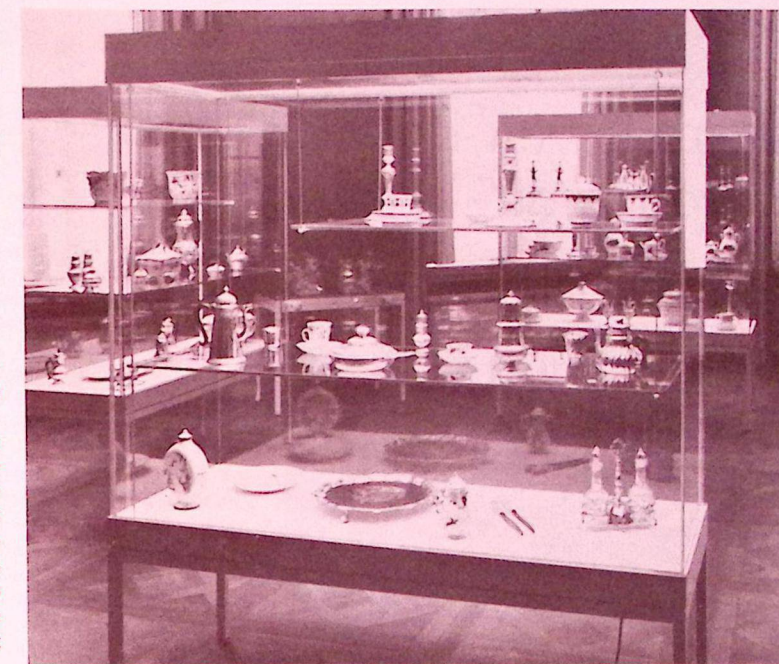
La seconde salle est remplie d'oiseaux en faïence et en porcelaine de provenances diverses : Bruxelles, Tournai, Meissen, Ludwigsburg, Delft, Strasbourg.

Au premier étage, un salon 1er Empire est particulièrement intéressant, car il provient de l'ancien « quartier impérial » du Palais royal d'Anvers. On y a réuni le salon de l'Empereur et le salon de l'Impératrice, dus à l'ébéniste parisien Jacob Desmalter R. Meslée et exécutés spécialement pour la venue de Napoléon et Marie-Louise dans la métropole, en 1811.

Le salon d'enfants, outre son mobilier estampillé par Georges Jacob (ébéniste parisien), évoque l'enfance par tous les bibelots, jouets et miniatures qu'offre une grande vitrine.

Enfin le salon Napoléon III amène le visiteur dans un cadre déjà voisin de celui que présentait cette demeure lors de sa transformation au début de ce siècle : chaises légères en bois noir peint de fleurettes, chaises incrustées de nacre, sièges capitonnés garnis de passementerie, guéridon à plateau basculant, meubles Bouille, jardinière. Des bibelots et vases japonais rehaussent l'ensemble.

Comme au rez-de-chaussée, les salons



alternent avec des salles à thèmes. On remarquera la table dressée et tout à côté les accessoires de la table s'échelonnant du début du XVIIIe à la fin du XIXe siècle. Le choix fait parmi les céramiques et argenteries les plus représentatives donne une évolution en raccourci.

Chasse, jeux et loisirs, un autre thème qui permet au visiteur de contempler non seulement des armes de chasse, mais aussi de voir des objets ornés de scènes de chasse ou évoquant la danse, le vin, le tabac, les voyages.

La dernière pièce est une garde-robe où l'on a conservé la grande armoire à glace dont les sculptures s'harmonisent si parfaitement avec les motifs de stuc qui forment frise le long des murs. Ce meuble tendu de toile de Jouy s'ouvre sur une cape du soir en dentelle, une robe en moiré, un petit bonnet à rubans, une ombrelle de dentelle. D'autres petites ombrelles, un mouchoir de dentelle, des souliers de satin brodé suggèrent ce qu'était la mode dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Il faudrait encore attirer l'attention sur

les tableaux, sur les garnitures de cheminées et sur tant de jolis bibelots qui décorent les meubles et traduisent le désir de rendre ce musée vivant. »

## Renseignements pratiques

**Des visites commentées** ont lieu aux jours et heures ci-après :

**du lundi au jeudi** : à 11 h et à 15 h ;  
**les samedis et dimanches** : à 11 h, 14 h et 15 h.

**Prix de la participation** : 35 F.

**Des visites non commentées** ont lieu, en semaine, à 10 h 30, 12 h 30, 13 h 30 et 16 h ; les samedis et dimanches à 12 h 30 et 14 h.

**Prix d'entrée** : 5 F.

Les groupes qui demandent un guide paient 500 F ; le samedi et dimanche : 600 F.

Les écoles et les groupes de personnes du troisième âge paient 300 F.

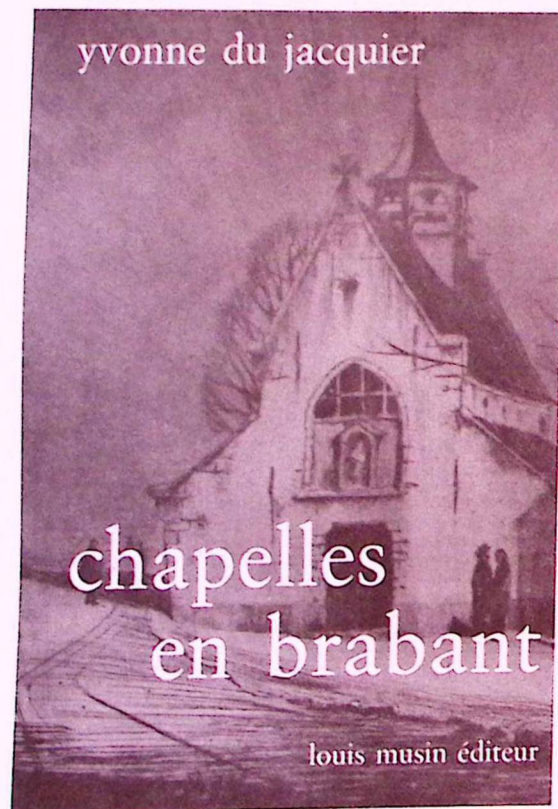
**Le musée est fermé les vendredis**, le 1er janvier, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, le 1er mai, le 1er et le 11 novembre ainsi que le 25 décembre (Noël).



VIENT DE PARAÎTRE

## Chapelles en Brabant d'Yvonne du Jacquier

par Yves BOYEN



NOUS ne ferons pas à nos membres l'injure de leur présenter Yvonne du Jacquier, fidèle collaboratrice de notre revue depuis bientôt deux décennies. Ses sujets toujours originaux, son goût de la précision, son réalisme clairvoyant, une certaine nostalgie du passé qui ne l'empêche pas pour autant de vivre intensément dans le présent, mais aussi sa sensibilité toute féminine, qui évite toutefois de verser dans la mièvrerie, de même que la pureté de son style sont unanimement appréciés par nos lecteurs.

Yvonne du Jacquier fit toute sa carrière à l'Administration communale de Saint-Josse-ten-Noode où elle exerça la fonction ardue peut-être, mais combien passionnante, d'archiviste tout en veillant avec un soin jaloux, en qualité de conservateur, sur les destinées de l'Hôtel Charlier. C'est dans le cadre de ses activités d'archiviste qu'elle publia deux ouvrages qui font autorité de nos jours parce que basés sur des documents inédits et originaux. Il s'agit de « Saint-Josse-ten-Noode au XIXe siècle » et « Saint-Josse-ten-Noode au

temps des équipages ». Mais sa soif d'écrire, de communiquer avec le monde, de transmettre son message qui est un hymne vibrant à la beauté, à la vie, à la pérennité des valeurs spirituelles, l'incita très tôt à déborder, chaque fois que ses obligations professionnelles le lui permettaient, les limites strictement administratives de sa commune, pour chanter la beauté et s'ériger en ardent défenseur de notre patrimoine communautaire et des témoins du passé. C'est ainsi que virent successivement le jour: « Jeux d'Eau et Profils d'Autrefois — Ostende et Spa », « Le Charme des Petits Musées » qui obtint le Prix Martini 1970 du meilleur reportage touristique, et les « Belles Demeures d'Autrefois », pour nous en tenir aux œuvres relativement récentes de l'auteur.

C'est, à coup sûr, cet amour que l'auteur n'a cessé de vouer à nos traditions, à nos vieilles pierres chargées d'histoire, mais aussi à la nature, qui nous a valu cette remarquable série de sept articles publiés dans « Brabant » en 1976-1977 où l'auteur se pencha avec dilection sur quelque septante chapelles égayant notre belle et riche campagne brabançonne, chacun de ces articles offrant, au demeurant, matière à une plaisante évasion au cœur de notre sémillante province.

Devant le succès remporté par cette étude, Yvonne du Jacquier eut l'idée de rassembler ces articles épars en un seul volume. C'est chose faite aujourd'hui. En effet, « Chapelles en Brabant », édité chez Louis Musin, vient de sortir des presses de l'Imprimerie Gédit à Tournai. Ce volume (format 24 x 19), d'une présentation très soignée, comporte 116 pages et est rehaussé de 62 illustrations dont une eau-forte de Henri Quittelier en couverture. Préfacé par Marcel Lobet, de l'Académie, ce livre reprend tous les articles parus dans « Brabant » auxquels l'auteur a ajouté deux chapitres inédits consacrés, d'une part, à quelques chapelles typiques de l'agglomération bruxelloise et, d'autre part, aux chapelles murales. Ce très beau volume est vendu au prix de 390 F chez l'éditeur Louis Musin, avenue de la Renaissance 99, 1040 Bruxelles, C.C.P. 000-0079716-79. On peut également se le procurer au siège de notre Fédération, rue du Marché-aux-Herbes 61 (2e étage), 1000 Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

## Le château de Corroy

CORROY-LE-CHATEAU (à ne pas confondre avec Corroy-le-Grand, agreste localité du Brabant Wallon) est un paisible village situé à 20 km au nord-ouest de Namur. Il recèle le plus complet des châteaux du XIIIe siècle, encore debout en Belgique. Sur la foi d'un nouvel examen archéologique approfondi, de données de fouilles, de découvertes d'archives et de comparaisons avec les châteaux européens remontant à la même époque, le Docteur William Ulbregts, éminent castellologue, auteur de nombreux articles sur les donjons et les châteaux forts, vient d'écrire une monographie de ce fameux château de plaine. L'iconographie ancienne se réduit pratiquement à une gravure de 1692 et à un plan de 1743. L'environnement profondément bouleversé a été restitué. Un rapide tour d'horizon des matériaux de construction, essentiellement des grès et des calcaires mosans, clôt la première partie de l'ouvrage.

Suit alors l'analyse des composantes militaires du château. Pourvue d'un chemin de ronde, l'enceinte rectangulaire, flanquée de quatre tours circulaires, est protégée par un châtelet. Isolé dans la cour, se dresse un « wohnturm » rectangulaire qui a sans doute servi d'exemple à la Haute Tour voisine de Villeret, encore conservée.

Les constructions civiles, économiques et religieuses sont intéressantes. En saillie sur les courtines, la chapelle, dédiée à la Vierge, est coiffée d'un niveau défensif. Le Palais et la Kemenate occupent le premier étage de deux ailes. La maison du bailli, les écuries, le chenil, le fournil, tous disparus, ont pu être localisés. Le châtelet, gravement endommagé par Martin van Rossum en 1542, fut modifié lors de sa restauration.

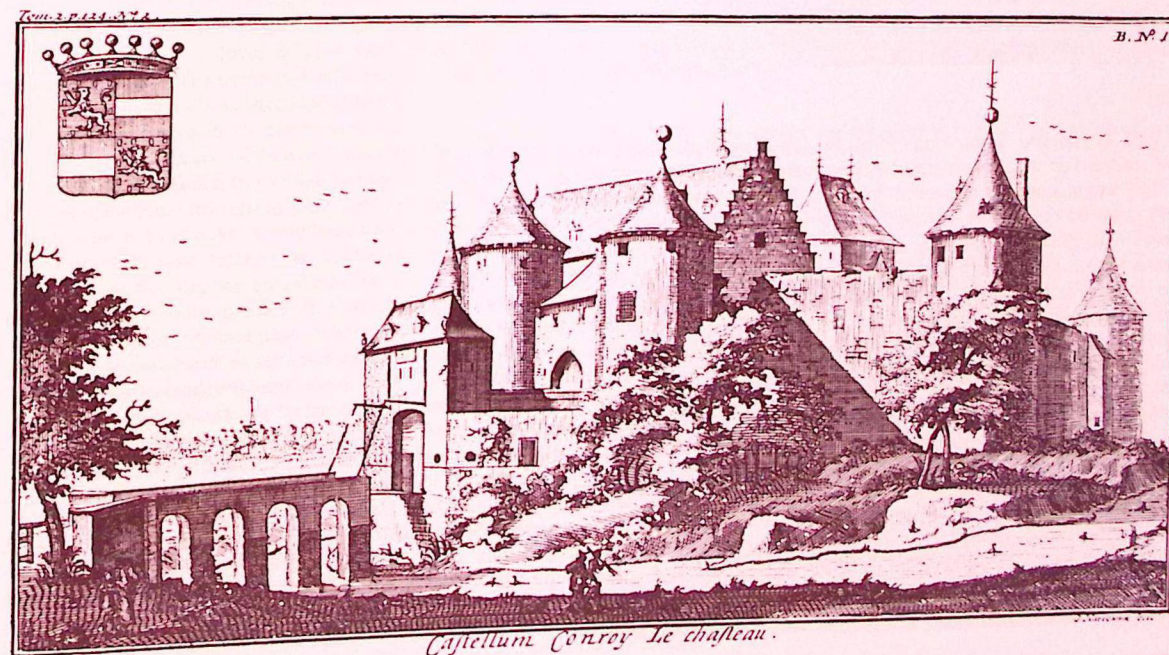
Au XVIIIe siècle, la cour intérieure fut remaniée et le donjon rasé. La datation de Corroy s'éclaire par l'histoire du contentieux Brabant-Namur du XIIIe

siècle.

En fin d'ouvrage, l'auteur compare Corroy à plusieurs châteaux français et britanniques de même qu'à ses voisins. Le Professeur Dr. J.G.N. Renaud castellologue de réputation internationale, a écrit l'introduction de ce livre remarquable tant sur le plan de la présentation que du contenu.

« Le Château de Corroy au Moyen Age et au début des Temps Modernes », un ouvrage de 170 pages (format 24 x 18 cm) présenté sous couverture plastifiée en quatre couleurs. Ce livre est enrichi de 42 illustrations: plans, dessins, photographies (dont trois vues aériennes), une gravure, une ancienne carte géographique et un crayon généalogique des Perwez-Vianden.

Il peut être acquis au prix de 490 F + 15 F (frais d'expédition en Belgique) ou 50 F (frais d'expédition à l'étranger) chez l'auteur, le Docteur William Ulbregts, Stijn Streuvelsstraat 12, 1840 Zemst, compte bancaire 230-0714300-12.



Castellum Corroy Le château.



Une captivante exposition

"Watermael entre Boitsfort et Auderghem,,



UNE exposition historique dans le cadre d'un établissement scolaire : le fait est encore relativement inhabituel aujourd'hui. Sans doute est-ce parce que l'école reste aux yeux de beaucoup un lieu où peut se transmettre le savoir historique enfermé dans les livres, et non un lieu où peut se revivre plus concrètement l'histoire au contact de témoins significatifs du passé.

Présenter à des jeunes, mais présenter aussi à un plus large public non seulement des documents d'archives, mais également des œuvres d'art ou des objets porteurs de la marque des hommes d'autrefois, tel est pourtant l'objectif que s'est assigné une petite équipe au Collège Saint-Hubert (Avenue Charles-Albert 9, 1170 Bruxelles).

Pour celui-ci, il est vrai, cette exposition constitue une manière parmi d'autres de fêter à la fois un 25e anniversaire et son installation dans de nouveaux bâtiments. Et ses organisateurs ont pris prétexte de ce double événement pour s'intéresser à l'histoire de la commune, Watermael-Boitsfort. L'histoire de la commune ou plus exactement celle de l'ancienne entité civile et ecclésiastique de Watermael. Car quiconque connaît quelque peu le passé de ce terroir n'ignore pas que sous l'Ancien Régime, les échevins et le curé de Watermael exerçaient leur autorité temporelle ou spirituelle sur un territoire recouvrant à la fois celui des communes actuelles de Watermael-Boitsfort et Auderghem. Mieux, ce n'est qu'en 1863 que la commune

d'Auderghem acquit son autonomie et coupa ainsi le lien historique qui l'unissait à Watermael depuis le moyen âge. Du passé du village d'autrefois, différents aspects trouvent un écho dans cette exposition : l'organisation administrative et forestière, la répartition de l'habitat et l'évolution démographique, l'existence séculaire de l'église Saint-Clément, les heures de gloire et les moments difficiles des prieurés de Val-Duchesse et Rouge-Cloître. Du passé plus récent sont évoqués notamment la formation des entités communales contemporaines et les profonds bouleversements nés de l'urbanisation spectaculaire à partir du XIXe siècle.

D'autre part, une partie importante de l'exposition est consacrée au culte de saint Hubert. Certes, pour le Collège organisateur, il y a une raison toute particulière de s'intéresser à celui-ci. Mais il est vrai aussi que le culte du patron des chasseurs fut jadis un des plus répandus, sinon dans l'ensemble de la paroisse de Watermael, du moins à Boitsfort, c'est-à-dire là où les grands et le commun vivaient en contact étroit avec la forêt.

Tout cela est illustré à l'aide de pièces d'archives (chartes, cartes et plans, correspondances diverses, etc.), de photos, de cartes postales. Sont également présentés quelques tableaux parmi les plus remarquables des peintres d'Auderghem, et plusieurs bijoux d'art religieux en rapport avec l'histoire de saint Hubert et de son culte.

Grâce à la collaboration active du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, une importante brochure a été publiée à l'occasion de cette exposition. Elle comporte, outre l'inventaire des pièces exposées, plusieurs articles originaux consacrés à l'histoire de la commune. **L'exposition est accessible au public au Collège Saint-Hubert, avenue Charles-Albert 9 à Watermael-Boitsfort, le dimanche 22 et le samedi 28 octobre 1978 de 10 à 18 h, et du lundi 23 au vendredi 27 octobre de 17 à 20 h.**

# La vie de nos syndicats

## Inauguration d'une promenade touristique à OTTIGNIES - LOUVAIN - LA - NEUVE

LE 19 septembre 1978 aura été une date particulièrement importante pour le Brabant Wallon.

C'est en effet ce jour que la Fédération Touristique du Brabant, en collaboration avec l'Administration Communale d'Ottignies - Louvain-la-Neuve, l'Université Catholique de Louvain et le Syndicat d'Initiative régional de l'Est du Brabant Wallon, a inauguré officiellement la première promenade touristique pour piétons dans le Brabant Wallon.

Parmi les nombreuses personnalités présentes, on nota la présence de MM. E.-G. Courtoy et André Riga, Députés permanents; Yves du Monceau de Bergendal, Sénateur-Bourgmestre d'Ottignies - Louvain-la-Neuve; Michel Woitrin, Administrateur-Général de l'U.C.L.; André Henneton, Inspecteur au C.G.T.; M.-A. Duwaerts, Directeur de la Fédération Touristique du Brabant; Jean De Broux, Administrateur-délégué du T.I.B. et Simone Boudringhien, Présidente du S.I. d'Ottignies - Louvain-la-Neuve.

Lors de son allocution, Monsieur Courtoy a notamment déclaré : « Depuis quelques années, on enregistre une saine réaction parmi diverses couches, surtout urbaines, de notre population, passablement écœurées par ces rushes frénétiques, quand la saison touristique bat son plein, le long des mêmes autoroutes sursaturées et vers les mêmes centres touristiques surpeuplés. Un des principaux bénéficiaires de cette réaction est la marche. Consciente du potentiel dont dispose le Brabant dans le domaine du tourisme pédestre, notre Fédération s'est attelée à créer, avec l'aide des Administrations communales et des Syndicats d'Initiative régionaux et locaux, un réseau d'itinéraires spécialement étudiés à l'intention des piétons et qui viendra se greff

fer sur nos douze routes touristiques qui sillonnent déjà notre belle province. En 1979 et dans les années suivantes, d'autres promenades seront aménagées à l'intention des amateurs de randonnées pédestres.

Les sites de Hélécine, Jodoigne, Braine-l'Alleud, Ittre, Grez-Doiceau, Chaumont-Gistoux, Braine-le-Château et Wavre sont d'ores et déjà retenus, mais cette liste est loin d'être exhaustive.

Signalons encore que toutes ces promenades seront décrites par le menu, dans des dépliants enrichis de cartes et d'illustrations. »

Le Professeur Woitrin commenta ensuite de manière fort vivante un montage de diapositives réalisé spécialement pour la circonstance par Monsieur Thirion, Président du Club des Marcheurs. Le départ officiel de la promenade fut donné devant les Halles Universitaires. Au son des trompettes de

l'ensemble de Cuivres de la Wallonie, la dynamique Présidente Mademoiselle Boudringhien et Monsieur Duwaerts firent couper par une jeune étudiante le ruban traditionnel.

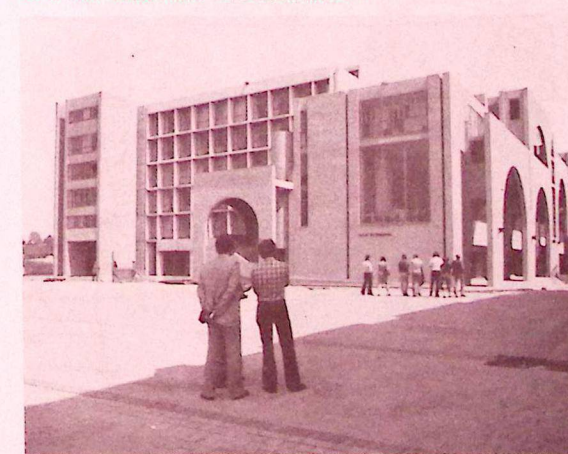
Ce fut le signal qu'attendaient les personnalités présentes pour ouvrir la marche, accompagnées par les invités et par un public sympathique et décontracté.

Le 1er octobre dernier furent également inaugurées à Orp-Jauche trois splendides promenades. Nos lecteurs en trouveront tous les détails dans le prochain numéro de Brabant.

Signalons encore que les dépliants relatifs aux promenades de Louvain-la-Neuve et d'Orp-Jauche sont disponibles au prix de 15 F, soit à la Fédération Touristique du Brabant, soit à l'U.C.L. ou auprès des S.I. et des Administrations Communales concernées.

G. M.

Les Halles universitaires ont été choisies comme point de départ et terminus de la magnifique promenade pour piétons aménagée au cœur de la ville universitaire de Louvain-la-Neuve.





# GASTRONOMIE

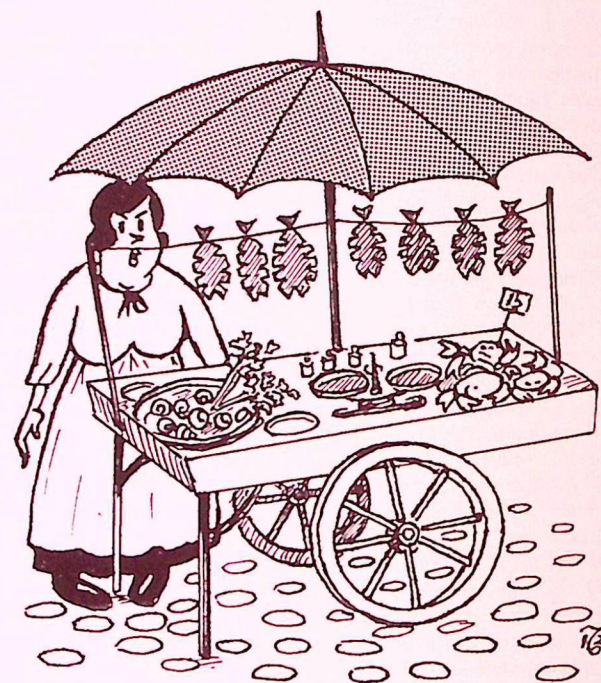
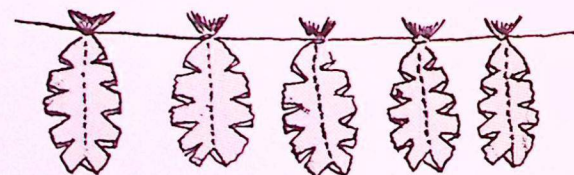
## Lexique bruxellois du boire et du manger

BIEN souvent le touriste de passage à Bruxelles reste perplexe devant certaines expressions ou dénominations issues du jargon populaire. Dérivés du flamand et souvent teintés d'humour, ces noms bizarres et ces locutions drolatiques, se rapportant plus au boire et au manger qu'à l'art culinaire, doivent parfois, pour être comprises de tous, être traduites en français voire même commentées. Aussi, avons-nous composé, à l'intention du profane, un lexique sans doute incomplet mais qui lui servira à l'occasion.

### Potages

Beepap : soupe à la bière.  
Soep-mê-ballekes : soupe enrichie de quenelles de viande.

Les scholles.



Marchande de scholles et de caricoles.

### Plats

Hoechepot : hoche-pot (navarin - cassoulet - potée).  
Pellepatâte : pommes de terre en chemise.  
Staufcabernaaye : carbonnades.  
Stoemp : purée de pommes de terre aux choux (ou aux épinards, endives, carottes, poireaux).  
Stoemp-mê-greun-kuule : purée de pommes de terre et de choux verts.

# EN BRABANT

par Jean DEMULLANDER

### Viandes

Ballekes : boulettes de viande hachée, également appelées fricadelles.  
Bloopanch : grosse saucisse à base de farine, de sang et de lardons.  
Choesels au madère : tripes à la bruxelloise.  
Gekapt : viande hachée.  
Kip-Kap : pâté composé de rognures de viande et de peaux.  
Patei van 't koemeke : pâté en terrine.  
Van 't smoelchke : hure, tête pressée.  
Gepeste kop : tête pressée.  
Bich : viande.  
Piëreyeu : steak de cheval.

### Poissons

Boestring : hareng saur.  
Lammeke zoot : sauret doux.  
Caricole : petit escargot noir.  
Gêirnoet : crevette.  
Pladaais : plie.  
Poelink : anguille.  
Scholle : plie séchée.  
Sneppe : orphie.  
Sprokskes : esprots.

### Volailles

Keek : poulet.  
Keekemitchies : abattis de poulet.

### Légumes

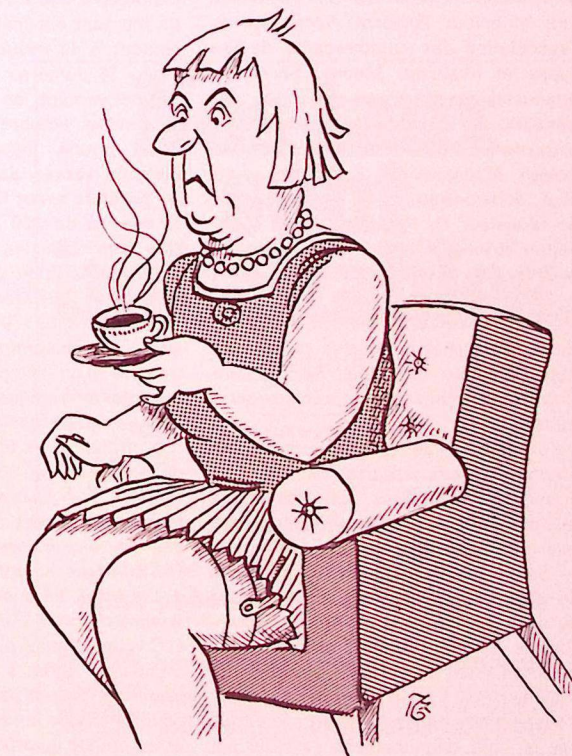
Ayoen : oignon.  
Kuul : chou.  
Paraa : poireau.  
Radaais : radis.  
Sprotche : chou de Bruxelles.  
Witluuf : witloof (chicons, endives, chicorée de Bruxelles).

### Boissons

Chocolattekaffeï : chocolat au lait.  
Coco : boisson rafraîchissante, préparée avec du bois de réglisse et de l'eau.  
Drach, sloek, striep, kloech : lampée.  
Pizewit : boisson très légère.  
Flotchesbee : bière ultra légère.  
Flotchesmelk : lait baptisé.

(à suivre)

Voir également « Brabant », numéro spécial 1-2, n° 4, 5 et 6/1976, n° 1 et 4/1977, ainsi que les numéros 1, 2 et 4/1978.



Pizewit. ►



# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## Le S.I. du Roman Païs de Brabant a tenu ses assises

Le 12 septembre dernier s'est tenue à l'hôtel de ville de Nivelles l'assemblée générale de l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles.

Assistaient à cette réunion : M. Duwaerts, Directeur de la Fédération Touristique du Brabant; Monsieur Delvoye et Madame Parmentier, Président et Secrétaire de l'ASIREN; Messieurs Desmedt et Fagnard, respectivement Bourgmestre et Président du S.I. de Rebecq; Mademoiselle Mariën et Monsieur Van Beersel, Présidente et Administrateur du S.I. de Braine-l'Alleud; Monsieur Brabant, Président du S.I. de Nivelles; Messieurs Leclercq et Browet, Vice-Président et Secrétaire du S.I. de Villers-la-Ville; Monsieur Laurent, Administrateur du S.I. de Waterloo; Monsieur Puissant, Secrétaire de l'association des commerçants de Genappe et Monsieur Menne, Secrétaire provincial des S.I.

L'assemblée a d'abord procédé au renouvellement de son conseil d'administration. Mademoiselle F. Mariën a été élue administrateur en remplacement de Monsieur O. Hendrickx pour représenter Braine-l'Alleud. Parmi les principaux points évoqués, on retiendra : — brochure « Gourmet Holidays » : Monsieur Duwaerts demande aux S.I. de dresser, chacun pour sa région, une liste complète des lieux de restauration afin de compléter ce précieux document;

— excursions de groupes : Monsieur Menne présente aux assistants un programme d'excursions de groupes à réaliser pour 1979. Les différents projets seront soumis aux S.I. concernés; — Salon des Vacances : un montage de diapositives montrera aux visiteurs du salon les beautés du Roman Païs. Chaque S.I. contribuera à sa réalisation en fournissant des prises de vue de sa région.

L'assemblée générale s'est terminée par le vœu unanimement exprimé par

les participants de poursuivre et d'intensifier encore, en 1979, la politique arrêtée voici plusieurs années et visant à assurer, avec le maximum d'efficacité, la promotion touristique dans cette contrée du Brabant si riche en monuments et en sites remarquables.

## Bonne nouvelle pour nos membres :

### La cotisation 1979 est maintenue à 300 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux d'informer nos membres que *le montant de leur cotisation pour 1979 est maintenu à 300 F (TVA comprise)*. Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à la revue bimestrielle « Brabant » (6 numéros par an qui sortiront respectivement en février, avril, juin, septembre, octobre et décembre 1979). Nous prions instamment nos membres de verser, dans toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1978, la somme de 300 F à titre de cotisation pour 1979 au CCP 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un *abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue*. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 450 F (TVA comprise) à notre C.C.P. mentionné plus haut.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs qui ne sont pas membres de notre Fédération que la revue « Brabant » peut être obtenue au prix de 75 F par numéro.

## Le prochain Lauréat de notre concours de photographies. Pourquoi-pas vous ?

Depuis l'année dernière, les lectrices et lecteurs de « Brabant » ont le plaisir de découvrir, au verso de chaque numéro (sauf dans le présent numéro) de notre périodique, une attrayante photo relative à une curiosité touristique de la province de Brabant.

La sélection des photos primées s'opère à la suite d'un concours dont le règlement est extrêmement simple. 1. Tout lecteur (affilié ou non à notre Fédération), qu'il soit photographe amateur ou professionnel, peut participer à ce concours.

2. Les photos, uniquement en noir et blanc, doivent être prises dans la province de Brabant. En outre, le sujet choisi doit avoir une incidence touristique; par exemple, avoir pour thème un monument ou un site, une manifestation folklorique (folklore profane ou religieux), une scène de la vie populaire (rurale ou urbaine) en Brabant.

3. Chaque photo doit être accompagnée d'une légende qui, d'une part, localise le document, et, d'autre part, donne une brève description de l'intérêt historique, culturel, architectural, touristique ou folklorique du sujet choisi. Cette légende n'excédera, en aucun cas, 10 lignes.

4. Il n'y aura qu'un lauréat par numéro de la revue « Brabant ». La photo primée sera publiée en pleine page, sur le dos de la couverture de ce numéro. 5. Seules les photos d'un format 24 x 36 cm seront prises en considération. Important : elles doivent être prises dans le sens de la hauteur de manière à pouvoir occuper tout le verso de la couverture de notre revue.

6. Aucune correspondance ne sera échangée concernant ce concours et les photos resteront la propriété de la Fédération Touristique du Brabant. Dans l'hypothèse où l'une des photos non primées viendrait à être publiée ultérieurement, il va de soi que la récompense prévue sera accordée à l'auteur du document.

7. Les prix ci-après seront octroyés à chaque lauréat :

— comme prix d'honneur : le luxueux album de photographies « Brabant » avec préface historique et légendes circonstanciées, publié aux Editions Lanoo à Tielit (valeur : 795 F);

— un prix-surprise d'une valeur minimum de 1.000 F;

— un abonnement gratuit d'un an à la revue « Brabant ».

Si les photos primées représentent des paysages ou des sites, elles seront publiées, dans toute la mesure du possible, dans les limites de la saison à laquelle elles se rapportent.

Signalons que la revue « Brabant » paraît six fois par an, respectivement en février, avril, juin, septembre, octobre et décembre.

Les photos doivent nous parvenir un mois avant la parution de chaque numéro, soit en janvier pour le numéro de février, en mars pour le numéro d'avril, etc.

Les photos doivent être adressées à la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles.

Société Belge pour la Fabrication des Câbles et Fils Electriques S.A.

en abrégé

## FABRICABLE

Usines à Buizingen près de Bruxelles

### Fils & Câbles isolés

pour toutes les applications de l'électricité

### Câbles armés

Basse et haute tension

### Câbles téléphoniques

### Tubes acier isolés et non isolés

soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge

### Tubes en matières thermoplastiques

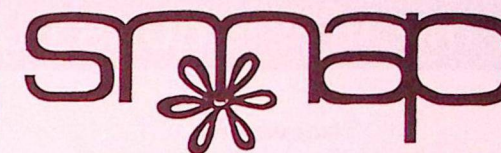
Tous câbles spéciaux sur demande

Siège social : Rue du Marché 79, 1000 Bruxelles

Téléphone : (02) 217 01 67 (8 lignes)

Telex : 21570 SBFCBX-B

Adresse télégraphique : Fabricable Brux.



## La Société Mutuelle des Administrations publiques Caisses intercommunales d'assurances

fait de l'assurance un service, non une affaire :

elle s'adresse spécialement aux pouvoirs, établissements et services publics, ainsi qu'à leurs fonctionnaires et agents ;

elle traite toutes les catégories d'assurance qui intéressent ses affiliés.

Siège national :  
LIEGE, rue des Croisiers, 24 - tél. (041) 23 18 80 (15 lignes)  
(041) 32 59 00 (10 lignes)  
Télex : 41.216

Bureau de Bruxelles :  
Boulevard de l'Empereur, 5 - tél. (02) 513 91 91 à 513 91 95  
et 512 23 97

Bureau d'Anvers :  
Kipdorpevest, 40/42 - tél. (031) 31 51 14 et 31 51 15  
Bureau de Bruges :  
Kraanplaats, 10 - tél. (050) 33 99 71

# Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	0,50 %
à 1 mois de préavis	3,90 %
à 3 mois de préavis	5,15 %
à 6 mois de préavis	6,00 %
à 12 mois de préavis	7,00 %

Livret de dépôt sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés - 1000 BRUXELLES - T. 02/511.42.93  
Boulevard Tirou, 84 - 6000 CHARLEROI - T. 071/31.44.49



# Les manifestations culturelles et populaires

OCTOBRE 1978

**BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers - Salon de l'Aménagement (jusqu'au 22 octobre). Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): Exposition des travaux de nos Intercommunales (jusqu'au 27 octobre). Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence: Exposition Yacov Agam, art cinétique (jusqu'au 25 novembre).

**GAASBEEK**: Au Château: Exposition B. Cloots (jusqu'au 31 octobre). Le château est ouvert les mardis, mercredis, jeudis, samedis et dimanches, de 10 à 17 heures.

**IXELLES**: Au Centre Culturel de Boondael (ancienne chapelle de Boondael): Exposition Janine Canion (peintures). L'exposition est ouverte tous les jours, de 15 à 20 heures, jusqu'au 5 novembre.

**NIVELLES**: Collégiale Sainte-Gertrude: Exposition Laurent Delvaux (1696-1778). Tous les jours, de 10 à 18 heures jusqu'au 29 octobre.

19 **LOUVAIN**: Au Théâtre communal, Bondgenotenlaan, à 20 h: Exploration du Monde « La Roumanie » par M. Bossuyt (en néerlandais).

20 **LOUVAIN**: à la Salle communale d'exposition, L. Vanderkelenstraat 30: le Prix de la Ville de Louvain et ses participants (jusqu'au 30 octobre).

22 **WATERMAEL-BOITSFORT**: Au Collège Saint-Hubert, 9, avenue Charles-Albert: Exposition historique « Watermael entre Boitsfort et Auderghem » (jusqu'au 28 octobre). Voir dans ce numéro le petit article que nous consacrons à cette exposition.

24 **BRUXELLES**: Au Centre International Rogier: Salon Sanitaire - Cuisine (jusqu'au 29 octobre).

25 **BRUXELLES**: Au Passage 44: Exposition « 25 ans de télévision en Belgique » (jusqu'au 7 janvier 1979).

26 **BRUXELLES**: A l'Eglise des Carmes, Galerie de la Porte Louise, à 20 h 30: Récital d'orgue par Pierre Bardon, organiste à Saint-Maximin.

**LOUVAIN**: Au Théâtre communal: « Chapitre II » de Neil Simon, par le Théâtre National (à 20 h).

27 **BRUXELLES**: A l'Eglise Protestante de Bruxelles (Chapelle Royale), entrée près du Coudenberg: l'Ensemble Froidbise dans des œuvres de Bach, Telemann, Pachelbel, Quantz, Walther et Arne. Ce concert débutera à 20 h 15.

28 **LOUVAIN**: Au Théâtre communal: « Comtesse Maritza », opérrette de E. Kallmann, par le K.T.V. Jong maar Moedig de Malines (à 20 heures).

29 **LOUVAIN**: A l'Hôtel de Ville (Salle gothique), à 11 heures: Concert du dimanche midi avec les candidats du Concours Pro Civitate (élèves des Conservatoires de Louvain et de Malines).

**TERVUREN**: Fête de la Saint-Hubert. Messe solennelle, bénédiction des petits pains et défilé des cavaliers (à 10 heures).

30 **LOUVAIN**: Au Théâtre communal, à 20 heures: Récital Thijs van Leer.

NOVEMBRE 1978

1 **DIEST**: Pèlerinage à la Chapelle de tous les Saints avec offrande pittoresque de nombreux ex-voto en cire (dans la matinée). Marche.

4 **BRUXELLES**: Au Centre International Rogier: Salon International de la Caravane (jusqu'au 12 novembre).

5 **SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU)**: Procession aux chandelles avec la participation de dizaines de milliers de pèlerins et de touristes (à 14 h 30).

7 **BRUXELLES**: A la Cathédrale Saint-Michel: la Chorale Protestante de Bruxelles dans la Messe de Monteverdi et Motets à huit voix de Jean-Sébastien Bach (à 20 h 15). Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): Exposition Haviland (bâtements remarquables dans la région de Hal-Vilvorde). L'exposition restera ouverte jusqu'au 27 novembre.

9 **BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon International du Meuble (jusqu'au 13 novembre).

11 **SINT-PIETERS-LEEUV**: Marché annuel.

15 **IXELLES**: Au Centre Culturel de Boondael (ancienne chapelle de Boondael): Exposition Amina Ram (peintures et dessins). L'exposition est ouverte en semaine de 15 à 20 heures; les samedis et dimanches de 11 à 13 et de 15 à 20 heures, jusqu'au 3 décembre.

18 **IXELLES**: Au Centre Culturel de Boondael, à 17 heures: Récital de danse et de poésie par Monique Kerkhof.

24 **BRUXELLES**: A l'Eglise Protestante de Bruxelles (Chapelle Royale): l'Ensemble Ludovic de San avec Ludovic de San (baryton), Paule Van den Driessche (clavecin) et Michel Holveck (viola de gambe) dans des œuvres de Jean-Sébastien Bach, Jacques Duphy, Georg-Friedrich Haendel et Claudio Monteverdi (à 20 h 15).

25 **BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon de la Musique (jusqu'au 3 décembre).

26 **BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon HORECOM et Salon HORESCA (jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre).

**SINT-KWINTENS-LENNIK**: Marché annuel.

DECEMBRE 1978

1 **BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Vacances 79 (jusqu'au 3 décembre). Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 5 décembre).

2 **BRUXELLES**: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon du Travail du Bois (jusqu'au 10 décembre). Au Centre International Rogier: EUREKA (Salon Mondial des Inventeurs) et HOBBY 78 (Salon du Bricolage et des Loisirs Actifs). Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 10 décembre.

3 **MEISE**: Au hameau de Hasselt: Fête de la Saint-Eloi (à 10 h).

8 **BRUXELLES**: Au Centre International Rogier: RACING SHOW (voitures de sport et de compétition, motos et accessoires). Ce salon restera ouvert jusqu'au 17 décembre.

9 **IXELLES**: Au Centre Culturel de Boondael (ancienne chapelle de Boondael): 5<sup>e</sup> Salon du Cadeau Artisanal. Ce salon est ouvert tous les jours de 14 à 19 heures (les vendredis de 14 à 21 heures) jusqu'au 24 décembre.

12 **BRUXELLES**: Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): Toiles de fin d'année (jusqu'au 5 janvier 1979).

15 **IXELLES**: Au Centre Culturel de Boondael (ancienne chapelle de Boondael): les poètes Pierre Coran, Geneviève Grand'ry, Emile Kesteman et Amina Ram signent leurs livres.

# Nos Suggestions



SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU)

Le dimanche 5 novembre 1978, à 14 h 30, aura lieu la séculaire et très pittoresque procession aux chandelles en l'honneur de la Vierge miraculeuse, qui met officiellement fin à la saison des pèlerinages. Cette importante manifestation est suivie chaque année par des dizaines de milliers de fidèles, de touristes et d'amateurs de folklore religieux. En 1977, cette manifestation haute en couleur s'est déroulée devant la toute grande foule évaluée à 100.000 personnes.

## TOURINNES-LA-GROSSE

Depuis leur création, en 1965, les Fêtes de la Saint-Martin, à Tourinnes-la-Grosse, gagnent chaque année en popularité. En 1978, elles auront lieu du 11 au 26 novembre prochain. Parmi les nombreuses manifestations inscrites au programme de cette année (bals, pièces en wallon, hommage à Constant, peintre naïf, expositions de tapisseries, dessins ou centrées sur le thème de la vie rurale, vue par les artistes, etc.) nous épinglons tout spécialement, les 17, 18 et 19 novembre prochains les concerts de « Musique en Famille » qui ont connu un immense succès en 1977, et surtout « La Passion selon Saint Jean » de Jean-Sébastien Bach, qui sera exécutée les 24, 25 et 26 novembre prochains dans l'église romane de Tourinnes-la-Grosse avec la participation de la Chorale (renforcée) de Tourinnes-la-Grosse et représentation d'un jeu scénique groupant 80 participants. La photo ci-contre a été prise, en 1977, lors de la présentation du jeu intitulé « Scènes de la vie de saint François ».

